



UNIVERSITÉ FRANÇOIS RABELAIS DE TOURS  
UFR LETTRES ET LANGUES

LE CONTACT LANGAGIER ANGLO-SCANDINAVE : DE GETA À GET  
TO.

Lauranne BOISSELET

Sous la direction de Sylvain GATELAIS

Mémoire de Master 2

Mention : Langue, Littératures et Civilisations Étrangères

Spécialité : Linguistique Avancée et Interfaces Linguistiques

2016-2017

## Remerciements

Je remercie le professeur Sylvain Gatelais pour sa confiance, sa patience et son appui tout au long de l'élaboration de ce travail. Monsieur Gatelais m'a guidée dans l'écriture de ce mémoire, en apportant des éclaircissements indispensables pour le développement des idées qui y sont consignées. Je le remercie de son aide et de son intérêt pour ce projet, qu'il a tant contribué à faire mûrir.

Je remercie également la professeure Fabienne Toupin de ses conseils, qui ont été précieux pour la réalisation de ce mémoire. Son soutien et sa patience ont été essentiels dans l'aboutissement de ce projet.

Je remercie toute l'équipe enseignante du Master de Linguistique Avancée, grâce à laquelle j'ai découvert des champs d'études passionnants, et qui m'a guidée et soutenue tout au long de ces deux années.

J'aimerais également remercier madame Elizabeth Cox, docteure à l'Université de Swansea, qui m'a initiée à l'étude du vieil-anglais, ainsi que madame Elisabeth Friberg, enseignante de suédois à l'Université Rennes 2, qui m'a fait découvrir et aimer les langues scandinaves.

Je remercie le professeur James Costa ainsi que le professeur Jan Terje Faarlund d'avoir eu la gentillesse de répondre à mes questions.

Je remercie enfin ma famille, de m'avoir soutenue durant toute l'élaboration de ce mémoire, de ses débuts à sa toute fin, ainsi que mes amis, linguistes ou non, dont l'intérêt pour mon travail, les connaissances et l'appui me sont précieux.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Résumé de recherche</b>	<b>5</b>
<b>Introduction</b>	<b>7</b>
 <b>1. Notions théoriques :</b>	 <b>9</b>
<b>1.1 La grammaticalisation :</b>	<b>11</b>
1.1.1 Définition :	11
1.1.2 Facteurs déclencheurs :	15
1.1.3 Évolution du concept :	17
1.1.4 Grammaticalisation et modalité :	19
<b>1.2 La polysémie :</b>	<b>21</b>
1.2.1 Évolution du concept :	21
1.2.2 Les diverses conceptions de la polysémie :	22
1.2.3 Polysémie et changement sémantique :	25
<b>1.3 L'emprunt :</b>	<b>30</b>
1.3.1 Définition :	30
1.3.2 Perméabilité des unités et implications :	33
1.3.3 Problématiques de l'emprunt :	35
 <b>2. Explication du contexte de recherche :</b>	 <b>36</b>
<b>2.1 Problématique, terminologie et cadre théorique :</b>	<b>37</b>
2.1.1 Contexte historique du contact anglo-scandinave	37
2.1.2 Éléments contextuels linguistiques :	41
2.1.3 Éléments contextuels linguistiques :	43
2.1.4 Implications pour la recherche :	44
<b>2.2 Présentation des données et méthodologie :</b>	<b>47</b>
 <b>3. Analyse et résultats :</b>	 <b>52</b>
<b>3.1 Analyse des données :</b>	<b>53</b>

3.1.1 Étymologie et évolution de <i>get to</i> , du moyen-anglais à l'anglais contemporain :	54
3.1.2 De <i>getten</i> en moyen-anglais à <i>geta</i> en vieil-anglais :	59
3.1.3 <i>Geta</i> , du vieux-norrois au vieil-anglais :	60
<b>3.2 Résultats :</b>	<b>62</b>
<b>4. Discussion des résultats et implications :</b>	<b>67</b>
<b>4.1 Causes linguistiques du changement :</b>	<b>67</b>
4.1.1 <i>Get to</i> est-elle une unité issue d'une grammaticalisation ?	67
4.1.2 <i>Get to</i> , une unité réanalysée ?	73
4.1.3 Discussion des résultats :	76
<b>4.2 Causes de la réanalyse et implications théoriques :</b>	<b>79</b>
4.2.1 Implications linguistiques :	79
4.2.2 Causes et implications extralinguistiques :	80
<b>Conclusion :</b>	<b>82</b>

Je soussignée Lauranne BOISSELET certifie qu'il s'agit d'un travail original et que toutes les sources utilisées ont été indiquées dans leur totalité.

Je certifie, de surcroît, que je n'ai ni recopié ni utilisé des idées ou des formulations tirées d'un ouvrage, article ou mémoire, en version imprimée ou électronique, sans mentionner précisément leur origine et que les citations intégrales sont signalées entre guillemets.

*« Les langues évoluent à partir de mouvements, de processus, de constantes, de rythmes, qui dévoilent les spécificités du langage » (Peyraube, 2002 : 47)*

*« Si nous voyons le mot Ascension imprimé à la porte d'un édifice religieux, il ne nous vient pas le moindre souvenir des aérostats, des courses en montagne ou de l'élévation des étoiles. » (Bréal, 1897 : 157)*

### *Résumé de recherche :*

L'histoire de l'Angleterre est faite d'invasions et de conquêtes, dont la langue contemporaine est l'héritage. L'anglais appartient à la famille indo-européenne des langues de la branche germanique-ouest, même s'il est à présent difficile de reconnaître ses racines saxonnes, du fait de son contact prolongé avec le latin et le français. D'autres contacts langagiers ont forgé la langue anglaise, notamment avec la branche nord-germanique. Si la conquête normande a eu une grande influence sur l'évolution de l'anglais, c'est aussi le cas des invasions danoises au IX<sup>ème</sup> siècle, qui ont bouleversé durablement la situation politique et linguistique du pays. De précédentes recherches ont montré que le vieux-norrois fut un superstrat du vieil-anglais pendant la période des invasions danoises en Angleterre entre 793 et 1042. La cohabitation des Danois avec les Anglo-Saxons a donné lieu une situation de coexistence linguistique sur un territoire comprenant une grande partie du nord-est de l'Angleterre, appelé *Danelaw*, « là où s'exerce la loi des Danois » de 886 à 1042. Si le vieux-norrois a bien influencé le vieil-anglais, il ne l'a donc pas supplanté mais a fini par s'assimiler puis disparaître en Angleterre. Ce travail visera à déterminer dans quelle mesure le vieux-norrois peut être considéré comme un superstrat du vieil-anglais, et à préciser l'étendue de son influence. Le contact anglo-scandinave a fait l'objet de nombreuses études, principalement dans le domaine lexical, plus perméable au changement linguistique. Parce qu'ils laissent des empreintes linguistiques plus visibles, les emprunts lexicaux ont fait l'objet de nombreuses recherches en diachronie. Nous proposerons ici une étude d'un autre domaine, moins vulnérable au changement linguistique, afin de déterminer jusqu'où s'est exercée l'influence danoise. L'étude d'emprunts verbaux permettra de déterminer la mesure du contact entre les deux langues avec plus de précision, le nombre de verbes dérivés du vieux-norrois étant plus réduit que celui des emprunts lexicaux. Les données de cette étude proviennent de différents *corpora*, représentatifs des états de langue de l'anglais et du vieux-norrois. La proximité typologique des deux langues a sans doute joué un rôle dans le contact, en facilitant l'emprunt linguistique du vieux-norrois vers le vieil-anglais. Du fait de leur situation linguistique et politique, ces langues constituent de solides objets d'étude du contact langagier dans un cadre diachronique. Ce mémoire visera à analyser l'évolution sémantique d'un verbe emprunté au vieux-norrois aux différents états de langue de l'anglais. L'espoir qui sous-tend cette étude est que l'évolution sémantique d'un emprunt grammatical permette d'apporter quelques précisions quant à la nature exacte du contact anglo-scandinave, ainsi que son influence à long terme sur la langue

anglaise. Cette étude permettra d'explorer les phénomènes sous-jacents au changement sémantique dans un cadre diachronique, et de préciser la mesure de l'influence linguistique scandinave en Angleterre.

### *Introduction :*

L'importance d'une distinction entre l'étude de la langue contemporaine et celle de son évolution est d'abord soulignée par Saussure dans son célèbre ouvrage *Cours de Linguistique Générale*. Il y explique la nécessité inhérente aux sciences du langage de séparer ces angles d'approche :

« C'est au linguiste que cette distinction s'impose le plus impérieusement ; car la langue est un système de pures valeurs que rien ne détermine en dehors de l'état momentané de ses termes. [...] Ajoutons que plus un système de valeurs est complexe et rigoureusement organisé, plus il est nécessaire, à cause de sa complexité même, de l'étudier successivement selon les deux axes. » (Saussure, 1916 : 116).

L'état de langue contemporain d'un système donné est l'objet d'étude de ce qu'il nomme alors « la linguistique statique », tandis que l'histoire des modifications dont il est l'aboutissement est l'objet de « la linguistique évolutive » (1916 : 117). L'auteur précise cette terminologie dans la suite de son ouvrage :

« Mais pour mieux marquer cette opposition et ce croisement de deux ordres de phénomènes relatifs au même objet, nous préférons parler de linguistique *synchronique* et de linguistique *diachronique*. Est synchronique ce qui se rapporte à l'aspect statique de notre science, est diachronique tout ce qui a trait aux évolutions. De même synchronie et diachronie désigneront respectivement un état de langue et une phase d'évolution. » (1916 : 117).

L'étude diachronique est donc, non pas opposée à l'étude synchronique, mais complémentaire de cette dernière, en ce qu'elle permet de comprendre les processus intrinsèques au système linguistique, dont l'aboutissement est la langue contemporaine. La langue est un ensemble composite : comme le souligne Saussure, il s'agit « d'un tout global inconnaissable, parce qu'il n'est pas homogène » (1916 : 39). Une approche diachronique de la langue peut donc être tantôt focalisée sur un point relevant de la sémantique, tantôt de la phonologie ou encore de la grammaire. Une étude conjointe de ces trois domaines offre certes une image plus complète des



évolutions d'une unité linguistique, mais représente néanmoins un ensemble de données trop vaste pour le cadre du mémoire qui va être présenté. C'est pourquoi le choix a été fait ici de se concentrer sur les domaines de la sémantique, et dans une moindre mesure, de la grammaire.

L'étude du changement sémantique « parle à l'homme de lui-même » (Bréal, 1897 :154-155), elle permet de dégager des tendances évolutives linguistiques, mais aussi plus largement cognitives et sociales. L'étude résumée dans les prochaines pages tend à fournir des éléments d'explication quant à l'évolution d'un emprunt au vieux-norrois en anglais au travers des siècles, et de mettre en lumière la nature et les conséquences du contact entre les colons danois venus s'installer en Angleterre au XI<sup>ème</sup> siècle, et les populations anglo-saxonnes locales. L'étude sera axée sur l'évolution sémantique et grammaticale d'une unité verbale issue du vieux-norrois et transférée à l'anglais entre 1000 et 1200 après J.-C. Nous suivrons les modifications sémantiques et grammaticales apportées au verbe aux différents états de langue de l'anglais, de l'époque médiévale à nos jours. L'étude de ces modifications, replacées dans leur contexte historique social et politique, permettra peut-être d'éclaircir les conditions dans lesquelles se sont établis les envahisseurs scandinaves en Angleterre, et ainsi de préciser le type et la mesure de l'influence linguistique qu'ils y ont exercée. Le verbe *geta* est issu du vieux-norrois et est l'ancêtre du verbe anglais *get to* dans un sens modal de capacité. Ce verbe répond bien aux besoins de l'étude : c'est d'une part une unité ancienne, déjà présente en vieux-norrois au IX<sup>ème</sup> siècle ; c'est d'autre part une unité fortement polysémique. Cette hyperpolysémie<sup>1</sup> a pu être un catalyseur de l'évolution du verbe, et faciliter son emprunt en anglais. En effet, le nombre et la diversité des effets de sens de *get* impliquent un emploi fréquent du verbe. L'émergence d'inférences en contexte permet d'employer cette unité dans des situations nouvelles et diversifiées, et donc de diffuser l'emprunt dans le système linguistique cible. La variété des acceptions de *geta* en vieux-norrois et en vieil-anglais est à la fois avantageuse et problématique : si l'hyperpolysémie du verbe permet d'illustrer les phénomènes du changement linguistique, le nombre d'acceptions implique une analyse dont l'ampleur dépasse le cadre d'un simple mémoire. La nécessité de centrer l'étude autour d'un effet de sens du verbe est apparue rapidement. Parmi les divers emplois du verbe, un emploi modal, dont la filiation scandinave

---

<sup>1</sup> Ce terme a été proposé par Monsieur S. Gatelais pour désigner l'abondance d'effets de sens du verbe *get* en anglais contemporain.

est la plus visible, permettrait de mieux souligner les processus à l'œuvre dans l'évolution de *geta* après son emprunt.

## 1. Notions théoriques :

La première partie de ce mémoire consistera en une présentation des différentes notions théoriques nécessaires à l'étude de l'évolution de *geta*. On y trouvera également une introduction aux cadres théoriques employés, ainsi que des éléments d'ordre historique et socio-politique indispensables à la compréhension du contact linguistique entre Scandinaves et Anglo-Saxons. Enfin, cette partie servira à la présentation des données nécessaires à l'étude, et à l'explication de la méthodologie employée dans ce cadre. Une fois le cadre théorique, historique et méthodologique de l'étude mis en place, le second chapitre permettra d'exposer les observations sur l'évolution diachronique du verbe, ainsi qu'une analyse. Cette partie se veut principalement explicative, cependant le caractère même de l'étude présuppose une analyse ayant le titre d'hypothèse. Enfin, une troisième partie sera consacrée à la discussion des différentes hypothèses exposées, ainsi qu'à la mise en lumière des implications de l'étude.

Cette étude ne peut nullement prétendre à l'exhaustivité, son but est d'apporter quelques éclaircissements sur un contact linguistique singulier et ancien, dont les conséquences ne sont pas encore toutes connues. Les résultats des analyses qui seront présentées dans les prochains chapitres font état de phénomènes dont l'existence demeure du domaine de l'hypothèse, et dont les fonctionnements sont encore controversés. Le langage est un phénomène humain et donc changeant. Si les outils théoriques permettant de mieux le comprendre tendent à mettre en place des modèles explicatifs, il ne s'agit pas d'un objet figé, et ses phénomènes n'ont rien de mécanique. La terminologie utilisée dans les pages qui vont suivre évoquera les mécanismes sous-jacents du langage. C'est là une métaphore dont je m'excuse, mais que j'utilise à défaut de meilleurs termes. Car si les phénomènes à l'œuvre dans le changement linguistique témoignent d'une certaine régularité, ils ne présentent pas un fonctionnement figé et répétitif, mais une évolution régulière que nous tenterons de retracer ici dans le cas de *geta*.

## 1.1 La grammaticalisation :

### *1.1.1 Définition :*

Le terme de grammaticalisation recouvre deux acceptions : il s'agit d'une part d'un phénomène linguistique, et d'autre part d'une approche théorique de ce phénomène :

« Un phénomène de 'grammaticalisation' est un processus de changement dynamique, et unidirectionnel, par lequel des mots lexicaux ou des constructions syntaxiques changent de statut et acquièrent un statut de forme grammaticale. L'approche dite de la 'grammaticalisation' est l'étude de ce phénomène à travers un modèle théorique, un cadre d'analyse, et une série de notions qui permettent de définir et d'interpréter, et donc de repérer et peut-être de prévoir, les différentes phases du changement en question. » (Marchello-Nizia, 2009 : 16)

Le phénomène de grammaticalisation se retrouve dans toutes les langues naturelles, et joue un rôle central dans le changement linguistique. Il s'agit d'une transition catégorielle, d'un degré de grammaticalité moindre vers un degré plus élevé soit du lexical au grammatical, soit au sein de catégories grammaticales, par exemple dans les cas de transitions entre verbes modaux et auxiliaires. Ce changement est défini selon trois critères principaux, dont certains sont controversés : il s'agit d'un phénomène « *progressif* et *unidirectionnel*, [qui] aboutit à la création d'une unité dont l'emploi peut être *obligatoire* lorsqu'il s'agit d'exprimer la notion pour laquelle il avait été à l'origine optionnellement choisi. » (Marchello-Nizia, 2009 : 31)

Le caractère « unidirectionnel »<sup>2</sup> de la grammaticalisation est controversé dans la littérature traitant de ce phénomène : ce terme sous-entend une fixité des phénomènes du changement linguistique, hors les phénomènes du langage ne sont pas homogènes. Certains chercheurs préfèrent employer la terminologie d' « irréversibilité du changement » : peu d'unités grammaticales se lexicalisent, et leur existence relève d'un type d'évolution différent (Prévost, 2003 ; Marchello-Nizia, 2009 : 33) :

« Ce mouvement semble donc dirigé dans une seule direction, l'« unidirectionnalité » apparaissant dès lors comme un trait caractéristique du processus de grammaticalisation. »

(Marchello-Nizia, 2009 : 31).

---

<sup>2</sup> Ce terme désigne le caractère irréversible du phénomène de grammaticalisation : une unité en cours de grammaticalisation évolue nécessairement vers une classe plus grammaticale.

Le caractère unidirectionnel de ce type de changement se situe selon l'auteur à trois niveaux : formel, catégoriel et sémantique. L'unité en cours de grammaticalisation ne change pas de forme, ou bien prend une forme plus réduite, on observe une évolution vers une catégorie syntaxique majeure, et une généralisation du sens avec abstraction.

« 1. au niveau formel : dans le cours d'un processus de grammaticalisation, l'évolution se fait soit sans changement de forme, soit en allant vers une forme plus réduite, mais jamais vers une forme plus étoffée que la forme de départ ;

2. au niveau catégoriel : on va toujours d'une catégorie majeure (nom, verbe, adjectif) vers une catégorie mineure ;

3. au niveau sémantique : le sens lexical évolue vers un sens grammatical plus général et plus abstrait. » (Marchello-Nizia, 2009 : 32)

L'unidirectionnalité observée dans les recherches sur le changement linguistique revêt un caractère tendanciel, et non pas absolu :

« grammaticalization, like semanticization, involves the interaction of linguistic structure and language use. » (Traugott, Dasher, 2002 : 87).

Le langage étant un phénomène propre à l'homme, il serait illogique que l'évolution des langues soit absolument uniforme et univoque. L'innovation linguistique est toujours issue de l'interaction langagière, et d'un désir individuel de démarcation. Un moteur puissant du changement linguistique est la subjectivation, c'est-à-dire la volonté des locuteurs d'une langue d'impressionner leur communauté linguistique par un emploi nouveau et marquant du langage.

De plus, les auteurs remarquent que dans les cas sur lesquels s'appuient les détracteurs de l'irréversibilité de la grammaticalisation, le changement sémantique observable est ou nul, ou similaire à celui décrit plus haut. Le caractère irréversible de la grammaticalisation est selon les auteurs, ce qui la distingue du phénomène de réanalyse qui peut s'effectuer avec une perte de grammaticalité. On observe cependant une tendance régulière de la généralisation sémantique, le sens des unités évoluant vers un plus haut degré d'abstraction. Le changement sémantique est donc bien de type unidirectionnel, quand bien même le changement structurel ne l'est pas (Traugott, Dasher, 2002 : 87).

Le statut de la grammaticalisation par rapport au phénomène de réanalyse est controversé dans la littérature : pour certains chercheurs, la grammaticalisation est une sous-catégorie de la réanalyse, pour d'autres, ces deux phénomènes sont indépendants mais peuvent

avoir une action combinée. Pour Harris et Campbell (1995), la grammaticalisation est le résultat d'un phénomène de réanalyse, puis d'extension sémantique. D'autres chercheurs tels que Marchello Nizia (2009) considèrent que ces deux phénomènes sont différents, sans pour autant s'exclure mutuellement :

« Même si l'on admet qu'un de fait de grammaticalisation semble souvent (c'est discuté) comporter une phase de réanalyse en son début, ensuite le processus de grammaticalisation se poursuit de façon autonome et va plus loin. » (Marchello-Nizia, 2009 : 80)

La réanalyse procède de la réinterprétation d'une unité linguistique en contexte par un apprenant, aboutissant à la création d'un nouvel emploi. L'emploi créé est adapté à la grammaire d'origine comme à la grammaire alternative de l'apprenant. À terme, l'unité réanalysée devient inadaptée à la grammaire d'origine, et donc uniquement utilisable dans la grammaire alternative, qui devient dominante. La réanalyse crée une nouvelle lecture d'une unité en contexte, et donc un emploi alternatif ; cependant l'emploi créé peut ne pas s'étendre à toute une communauté linguistique. De plus, la réanalyse ne déclenche pas de recatégorisation avec un gain de grammaticalité, ce qui est une condition nécessaire de la grammaticalisation.

L'innovation linguistique s'impose dans le langage courant lorsque son sens recouvre celui de l'unité concurrente de même valeur sémantique. L'emploi de l'unité nouvellement formée est de plus en plus obligatoire : « pour exprimer une notion grammaticale, il y a obligation à employer le nouveau morphème et seulement celui-ci. » (Marchello-Nizia, 2009 : 53 ; Lehman, 1951). Le contexte d'emploi de l'unité initiale, auparavant ambigu, devient déclencheur de l'emploi de l'unité recatégorisée.

La nature même du processus de grammaticalisation implique un stade intermédiaire, durant lequel les deux unités, nouvelle et ancienne, coexistent dans le système linguistique. Ce processus est décomposable en différentes étapes dont le nombre et la teneur varient selon les conceptions, mais il est possible d'en dresser un inventaire grâce aux recherches menées sur le sujet. Nous tenterons ici de rassembler les principaux modèles. Heine (Heine, 2002) propose un modèle en quatre stades, qui s'ancre dans la syntaxe plutôt que dans la sémantique : au « stade initial » (*initial stage*), le lexème a son sens d'origine à travers tous ses emplois. Au second stade, appelé « contexte de transition » (*bridging context*), une inférence apparaît en contexte, et donne lieu à un nouveau sens qui prime sur le sens initial de l'unité. Au troisième stade, appelé « contexte de passage » (*switching context*), un nouveau contexte d'emploi apparaît, qui est « incompatible avec la signification originelle du terme, c'est-à-dire impossible

au stade I » (Marchello-Nizia, 2009 : 43), ce qui permet le développement et le déploiement du nouveau sens :

« Dès lors, le sens initial est relégué à l'arrière-plan (mais toujours accessible) et le nouveau sens permet au mot d'apparaître dans des contextes tout à fait nouveaux, et pas seulement dans les contextes ambigus qui avaient permis son apparition » (Marchello-Nizia, 2009 : 43)

Enfin, le quatrième stade, la « conventionalisation », marque la primauté du nouveau sens sur le sens original à travers tous les emplois de l'unité, et dans toute une communauté linguistique. Marchello-Nizia souligne que la notion de contexte dans cette approche doit être précisée : « Cette notion peut recouvrir des réalités linguistiques de nature différente : il faudra donc préciser de quelle nature sont les traits des contextes induisant le changement. » (Marchello-Nizia, 2009 : 24). Ce modèle établit néanmoins une distinction entre les stades de production des nouveaux emplois et d'adoption du nouveau sens, ce que ne faisaient pas les recherches précédentes.

Traugott et Dasher (2002) proposent un modèle théorique qu'ils illustrent par une étude de cas des modaux *ought to* et *must*. Les auteurs observent une tendance du changement sémantique, d'un usage intersubjectif des verbes modaux tels que *must* vers un emploi plus subjectif, tel que dans le verbe *got to* (Traugott, Dasher, 2002). Si la mesure dans laquelle les bouleversements socio-politiques jouent un rôle dans la variation diachronique reste indéterminée, il est certain que la pragmatique est une des causes fondamentales du changement sémantique :

« In any event, they are shifts in norms of use rather than semasiological shifts in the meaning of individual modals » (Traugott, Dasher, 2002: 115)

Un phénomène de grammaticalisation part d'un désir individuel de démarcation du locuteur, qui produit en conséquence une forme déviant des règles pragmatiques de sa communauté linguistique. Le sens d'une unité linguistique est d'abord une inférence, apparue dans un contexte d'emploi spécifique et qui requiert un nouveau moyen d'expression pour une structure conceptuelle nouvelle. Au fur et à mesure que ce nouvel emploi s'étend à une communauté linguistique, cette nouvelle inférence s'intègre progressivement aux différents sens possibles de l'unité, parfois même jusqu'à remplacer le sens initial ; elle se sémantise, et est alors dite « encodée » dans le système linguistique. Il est cependant possible que les différents effets de sens coexistent, dans une situation de *layering* ou « persistance » (Hopper, 1991). Le sens encodé dépend des conventions d'usage de la langue à un moment *T* de son évolution.

Marchello-Nizia (2009) propose un modèle en cinq phases : lors d'une première phase sémantico-pragmatique, l'unité lexicale en transition fait l'objet d'une innovation linguistique du locuteur, c'est la subjectivation. Lors de la seconde phase, la construction syntaxique de l'unité en transition est réanalysée si le nouvel emploi nécessite un changement distributionnel. La troisième phase consiste en la recatégorisation (s'il y a lieu) de l'unité en transition « qui cesse d'être un lexème de libre construction ». La quatrième phase de « dé-subjectivation » de l'unité recatégorisée est sémantique : la nouvelle unité est employée par la majorité de la communauté linguistique. Enfin, la cinquième phase consiste en « l'extension des emplois de la nouvelle unité grammaticale, rendue possible par sa recatégorisation et l'effacement de sa valeur marquée. » (Marchello-Nizia, 2009 : 181) : les contextes d'emplois de la nouvelle unité se multiplient. Le stade ultime de la grammaticalisation est atteint lorsque le locuteur ne perçoit plus de lien entre l'unité d'origine et le produit de la recatégorisation, et lorsque l'usage de l'unité d'origine est agrammatical en contexte.

### 1.1.2 Facteurs déclencheurs et niveaux de grammaticalisation :

Si le phénomène de grammaticalisation est au cœur du changement linguistique, quelles en sont les causes ? Les recherches en diachronie ont permis de mettre au jour deux principaux types de facteurs : les causes externes et internes au système linguistique. L'évolution de *geta* à *get to* fait intervenir ces deux types de causalité, et son étude permet de mettre en lumière les problématiques d'interaction entre les différents facteurs qui les composent.

Le facteur le plus évident dans le cas présent est de type socio-politique : l'incursion des Danois en Grande-Bretagne au IX<sup>ème</sup> siècle et l'établissement d'une autorité viking sur le territoire du *Danelaw*, a bouleversé la situation socio-politique du pays. Les Scandinaves ont occupé des positions de pouvoir en Angleterre par des voies initialement indirectes : ils nommaient au pouvoir des rois danois, ou des Anglo-Saxons de connivence avec les Vikings, comme ce fut le cas du roi Egbert en 802 après J.-C. L'arrivée des Danois en Angleterre a donc bouleversé la situation politique du pays, mais pas sa structure sociale profonde. Les Vikings, à l'instar des Anglo-Saxons, étaient un peuple germanique avec une organisation tribale et un régime féodal. Il est donc difficile d'établir que les Danois se soient imposés en tant que classe dominante en Angleterre. Si cela a bien été le cas, les invasions danoises ont pu avoir des conséquences notables sur la situation sociolinguistique du pays, et l'on peut s'attendre à observer des traces de diglossie<sup>3</sup> : « Les changements de structure sociale se traduisent par des changements de structure linguistique » (Meillet, 1906 : 18). Le contact anglo-scandinave a pourvu le vieil-anglais d'un grand nombre d'unités empruntées au vieux-norrois, dont le champ lexical reflète la nature des relations entre Anglo-saxons et Danois. Le facteur sociolinguistique est particulièrement influent aux prémices de la grammaticalisation :

« La structuration diastratique<sup>4</sup> du système et la fonction pragmatique et communicative du langage jouent un rôle capital dans la phase initiale où prend naissance un changement. »  
(Marchello-Nizia, 2009 : 70)

Des facteurs socio-pragmatiques peuvent également avoir une influence sur la conservation ou la disparition des unités linguistiques de deux systèmes concurrents. C'est une question complexe dans le cas du contact entre le vieux-norrois et le vieil-anglais : si les Vikings ont

---

<sup>3</sup> Du grec *diglōssos*, bilingue ; désigne un cas de bilinguisme où l'une des langues parlée par un individu ou une communauté linguistique a un statut sociopolitique inférieur. (Larousse, « diglossie »)

<sup>4</sup> Relative aux différences sociales entre les locuteurs (Wiktionnaire, « diastratique »)



bien été dans une position dominante au début des incursions danoises, la situation sociale a évolué par la suite, les deux populations s'étant alors trouvées dans une position relativement égalitaire. (Hadley, Richards, 2000). Il n'est donc pas certain que l'on puisse parler de « pression de la norme haute » (Fergusson, 1959) et donc de diglossie. L'implication du locuteur dans l'activité discursive est à l'origine des innovations linguistiques qui s'étendent progressivement à une communauté linguistique, voire à plusieurs, c'est donc un facteur fondamental à prendre en compte dans le phénomène de grammaticalisation. La subjectivation mentionnée précédemment est le premier moteur du changement linguistique, quand bien même la durée de ce stade est controversée (Marchello-Nizia, 2009). Le système linguistique est en constante évolution, évolution qui mène à l'extension à d'autres paradigmes ou à la perte, de traits et de formes particulières (Marchello-Nizia, 2009). Si une causalité externe semble visible dans le cas de *get to*, on observe également une influence du système lui-même, avec l'apparition de simplifications morphosyntaxiques qui seront détaillées dans un chapitre ultérieur.

Le terme de « grammaticalisation » décrit le résultat du phénomène linguistique à l'œuvre, observable à différents niveaux. Au stade initial du phénomène, une forme apparaît et « s'insère dans un paradigme existant » (Marchello-Nizia, 2009), à la suite d'un emprunt dans le cas de *get to*. Au second stade, un nouveau paradigme apparaît pour exprimer une notion déjà présente dans le paradigme initial. L'apparition de ce nouveau paradigme entraîne une re-catégorisation : la transition d'une unité lexicale à une unité grammaticale, ou un gain de grammaticalité dans le cas d'une unité déjà grammaticale. Au quatrième stade, une distinction grammaticale apparaît qui entraîne la restructuration du système tout entier, telle que par exemple la distinction entre catégories de premier et de second niveau (Marchello-Nizia, 2009).

### 1.1.3 Évolution du concept de grammaticalisation :

Le phénomène de grammaticalisation est d'abord décrit par Condillac (Condillac, 1746), puis conceptualisé en 1912 par Meillet, qui le définit alors comme « le passage d'un mot autonome au rôle d'élément grammatical » (Meillet, 1912 : 133). L'auteur propose qu'à l'inverse de l'analogie, la grammaticalisation donne lieu à de nouvelles formes qui modifient l'ensemble du système linguistique :

« Tandis que l'analogie peut renouveler le détail des formes, mais laisse le plus souvent intact le plan d'ensemble d'un système existant, la 'grammaticalisation' de certains mots crée des formes neuves, introduit des catégories qui n'avaient pas d'expression linguistique, transforme l'ensemble du système. Ce type résulte d'ailleurs, comme les innovations analogiques, de l'usage qui est fait de la langue, il en est une conséquence naturelle. » (Meillet, 1912 : 147)

Le phénomène de grammaticalisation est d'abord conceptualisé dans une approche structuraliste. Cette approche conçoit le phénomène comme la création d'une nouvelle forme associée à une catégorie grammaticale non préexistante, et qui bouleverse le système tout entier. Cette conceptualisation évolue, puis connaît un regain d'attention dans les années 1980, avec l'apparition de la mouvance fonctionnaliste, et l'essor de la linguistique cognitive ainsi, que de la sémantique. L'approche fonctionnaliste place le locuteur au centre de la réflexion, en tant qu'influence sur le système linguistique, et par conséquent premier moteur du changement. Le changement linguistique est le résultat d'une innovation produite par un locuteur et étendue au système d'une communauté linguistique donnée, et non d'une évolution intrinsèque du système :

« Dès lors qu'une réalisation individuelle, qu'une forme ou une construction produite par un locuteur donné à un moment donné se généralise par imitation et cesse d'être un exploit langagier pour se routiniser, commence le processus de changement linguistique par lequel cette nouveauté va passer dans la langue du groupe. » (Marchello-Nizia, 2009 : 30)

Ce phénomène souligne le rôle central de la pragmatique dans le changement sémantique, et de fait, la nécessité d'intégrer des critères sociolinguistiques à l'étude diachronique, afin de remettre les changements en contexte, et ainsi, de mieux comprendre leur fonctionnement. Pour les partisans de l'approche de la grammaticalisation, les mécanismes à l'œuvre dans ce

phénomène sont le reflet de ceux qui opèrent dans l'activité cognitive humaine. Le locuteur est au centre de l'approche de la grammaticalisation, il est à l'origine du changement :

« Il est admis en effet, qu'au début d'un processus de grammaticalisation se trouve la volonté du locuteur de s'exprimer de façon plus frappante ou plus subjective, la subjectivation étant reconnue comme un moteur essentiel du changement par grammaticalisation. »

(Marchello-Nizia 2009 : 195)

C'est par l'interaction langagière qu'une innovation se diffuse à toute une communauté de locuteurs, bouleversant ainsi le système linguistique ; c'est donc elle qui est au cœur des différents phénomènes du changement de la langue.

### 1.1.4 Grammaticalisation et modalité :

Le phénomène de grammaticalisation des verbes modaux ayant été largement étudié, la littérature offre un panel d'informations relativement complet sur les différentes étapes du processus. Ces informations sont pertinentes dans le cadre de cette recherche, puisque l'évolution de *get to* en anglais pourrait être un cas de grammaticalisation de verbe en quasi-auxiliaire, avec l'apparition d'un sens modal. Nous étudierons dans un premier temps les différents types de modalités et leur évolution, puis nous préciserons les tendances évolutives des unités verbales en unités auxiliaires dans le cas de *get*.

Le terme de « modalité » réfère à l'attitude qu'un locuteur adopte vis-à-vis de ce qu'il dit. Il existe différents types de modalité, répartis en trois groupes : épistémique, déontique et aléthique. La modalité aléthique recouvre la nécessité ou la possibilité par opposition à l'impossibilité et la contingence. La modalité déontique recouvre l'obligation ou la permission, par opposition à l'interdit ou le facultatif. La modalité épistémique recouvre ce qui est certain, plausible, par opposition à ce qui est contestable ou exclu.

Les verbes modaux, ou quasi-modaux présentent le plus grand degré de changement sémantique, selon Traugott & Dasher :

« The greatest degree of semantic regularity has so far been found in conceptual structures the lexemes of which are typically associated with gramaticalization e.g. [...] modality (want,will), [...] however, on closer inspection, members of a far larger range of conceptual domains, especially lexemes that are verbal [...] also exhibit regular patterns of semantic change. »  
(Traugott, Dasher, 2002 : 3)

Pour les chercheurs, la modalité repose sur la relativisation de la validité des sens d'un énoncé à un ensemble de mondes possibles. La forme modale de *get to* fait intervenir la modalité de capacité/permission, dont la source conceptuelle est externe : le référent du modal obtient une permission, ou est en capacité d'agir grâce à des circonstances extérieures. En ce sens, *get to* se distingue de *can* :

« sources of deontic modality may be external or internal to the obligated subjects [...] some modal verbs strongly favor internal sources, such as can (in the sense of internal ability/capacity) » (Traugott, Dasher , 2002: 109)

Les modalités relatives à la capacité et à la permission sont souvent exprimées par des verbes auxiliaires ou quasi-auxiliaires en anglais contemporain, tels que *got to*. La capacité et la permission font intervenir deux types de modalités présentées ci-dessus : la modalité aléthique de possibilité et la modalité radicale de permission. Le verbe *get to* étant enrichi de ces deux aspects modaux, son évolution est d'autant plus productive en termes sémantiques.

## 1.2 La polysémie :

### *1.2.1 Évolution du concept :*

Le terme de « polysémie », du grec *polu-* « plusieurs » et *sêmos* « sens », est défini comme la propriété d'un terme présentant de multiples effets de sens (s.v. Larousse « polysémie »). La nature même de ce phénomène linguistique, ainsi que ses fonctionnements, sont controversés. Si cette notion n'a été introduite que tardivement dans les sciences du langage, il semble aujourd'hui qu'elle « relève plus de la règle que de l'exception. » (Cusimano, 2008 : 52). Ce phénomène est commun à toutes les langues naturelles, et présent à travers toutes les catégories syntaxiques. Néanmoins, l'auteur souligne qu'il ne s'agit pas là d'un phénomène contingent : « toute polysémie est propre à une langue ». La notion de polysémie est centrale dans l'étude de la variation diachronique, et nous présenterons ses diverses conceptions dans les prochains paragraphes, puis nous justifierons l'adoption d'un cadre théorique spécifique afin d'aborder cette problématique dans notre étude.

Notion introduite au XIX<sup>ème</sup> siècle par Darmester, puis reprise et nommée par Bréal, la polysémie fait référence à l'existence d'une pluralité de sèmes pour une même unité. Elle est majoritairement définie par opposition à l'homonymie, qui établit l'existence de plusieurs unités de même forme, mais dont les valeurs sémantiques diffèrent. Dans la conception de Darmester, la polysémie découle de « la complexification croissante de la société, et notamment de la diversification des activités » (Pauly, 2011 : 26). C'est donc selon cette conception l'évolution humaine qui est à l'origine de l'évolution langagière. C'est Michel Bréal qui donne à ce concept le nom de *polysémie*, en abordant l'enrichissement sémantique successif des unités dans une perspective diachronique :

« Le sens nouveau, quel qu'il soit, ne met pas fin à l'ancien, ils existent tous les deux l'un à côté de l'autre. [...] à mesure qu'une signification nouvelle est donnée au mot, il a l'air de se multiplier et de produire des exemples nouveaux, semblables de forme, mais différents de valeur. Nous appellerons ce phénomène de multiplication la polysémie. » (Bréal, 1897 : 154-155)

Ce concept a été largement repris et parfois modifié par d'autres linguistes. Il serait donc intéressant d'examiner cette notion au travers de divers cadres théoriques, afin de dégager celui qui sera le plus à même d'enrichir notre réflexion dans cette recherche.

### *1.2.2 Les diverses conceptions de la polysémie :*

On observe différentes conceptions de la polysémie dans la littérature, variables selon les cadres théoriques, les linguistes et les époques. Pour Bréal, la polysémie désigne la pluralité de sens que prend une unité linguistique au cours du temps, et le polysème se définit comme le produit de cette évolution. Dans cette perspective, le langage est un phénomène éminemment humain, doté d'une évolution propre. Bréal réfute cependant une vision animiste de la langue : pour lui, le langage est intrinsèquement lié à l'homme, et l'évolution linguistique s'apparente à l'acquisition du langage chez l'enfant :

« L'enfant, pendant des mois, exerce sa langue à proférer des voyelles, à articuler des consonnes : combien d'avortements avant de parvenir à prononcer clairement une syllabe ! Les innovations grammaticales sont de la même sorte, à la différence que tout un peuple y participe. »

(Bréal, 1897 : 8)

Ainsi, la polysémie est conçue comme un développement sémantique progressif et continu. C'est, selon Saussure, le domaine le plus réfractaire au changement, toute innovation linguistique étant freinée d'emblée par l'inertie collective de la communauté de locuteurs dans laquelle elle apparaît. Cette inertie ralentit considérablement le développement sémantique des unités lexicales et grammaticales, faisant de la polysémie un phénomène progressif.

L'étude de la polysémie soulève inévitablement la question du sens lui-même : une unité linguistique qualifiable de polysème a plusieurs sens ; mais qu'est-ce justement que le sens ? Hjelmslev reprend la conceptualisation saussurienne de la langue en tant que système de signes arbitraires, mais il conçoit différemment la forme linguistique :

« Hjelmslev distingue, pour chacun des plans du langage, une forme et une substance autonomes : c'est la réunion des deux formes de l'expression et du contenu \_ et non plus de deux substances \_ qui constitue à son avis la forme sémiotique » (Greimas, Courtes, 1979 : 66).

Hjemslev lui-même n'a pas développé de théorie de la polysémie, cependant il est possible de retracer sa pensée et d'en élaborer des suppositions quant à ce phénomène. C'est ce à quoi s'est employée Emilie Pauly, docteure en sciences du langage, elle en tire la conclusion suivante :

« Ainsi, dans la perspective hjemslevienne, la polysémie est-elle conçue comme un fait de substance, c'est-à-dire un fait de variation. Comme chez Saussure, l'identité des polysèmes repose sur un signifié en langue. » (Pauly, 2011 : 47 )

Pour Hjemslev le signe n'est pas l'unité linguistique ultime, et à toute différence d'expression doit correspondre une différence de contenu. Il fait à cette fin l'hypothèse de l'existence d'unités plus petites que le signe sur le plan du contenu qu'il nomme *sèmes*. Il conçoit le polysème de manière analogue à l'allophone<sup>5</sup> : comme les diverses réalisations d'un même signifié. Il fait l'hypothèse qu'il existe entre l'expression et son contenu une structuration identique ; de même que le phonème est l'unité constitutive minimale du monème<sup>6</sup>, le sème est l'unité minimale constitutive du sémème. Une conséquence de cette conception est que la polysémie et l'homonymie sont toutes deux perçues comme étant des variations discursives, gommant de ce fait la distinction entre ces deux phénomènes.

La définition de la polysémie par opposition à l'homonymie, est par ailleurs matière à controverse. Victorri et Fuchs (1996) réfutent cette opposition, l'enjeu pour eux étant moins de définir une frontière entre ces deux phénomènes que de rendre compte du continuum entre polysémie et homonymie. Ils réfutent également la conception proposée par Bréal : pour eux, le critère étymologique est insuffisant à distinguer les homonymes des polysèmes. En effet, de nombreux lexèmes sont perçus comme des homonymes alors même qu'ils ont une étymologie commune.

Pour Cusimano, il existe deux principales conceptions de la polysémie : l'une admet un sens par sémème, ce qui contredit la définition saussurienne (un signifiant pour un signifié), et revient à une conception homonymique de la polysémie : « homonymes et acceptions polysémiques sont, de manière égale, des signes linguistiques distincts. » (Cusimano, 2008 : 56) La seconde option postule l'existence d'un signifié « multiple » (Beust, 1998 : 44) c'est-à-dire un polysème avec toutes ses acceptions relié à un seul sémème. Comme le souligne l'auteur, l'homonymie n'est un obstacle à la définition de la polysémie que dans la mesure où l'on considère qu'un polysème a plusieurs sémèmes. Touratier considère ces deux phénomènes

---

<sup>5</sup> En phonologie, désigne les diverses réalisations d'un même phonème.

<sup>6</sup> Unité minimale porteuse de sens.



dans un continuum aux extrémités duquel se trouvent des sèmes reliés entre eux (polysèmes) et des sèmes sans aucun lien entre eux (homonymes). Encore faut-il justifier le regroupement de telles et telles acceptions comme polysémiques pour distinguer la polysémie de l'homonymie. Cusimano souligne qu'aucun des critères utilisés à cette fin n'est de nature sémantique, et propose donc une définition alternative de l'homonymie :

« L'homonymie se présente comme la borne de disjonction sémantique des homophones, en ce sens que les homonymes ne partagent pas intégralement le même sémème et correspondent donc à plusieurs signes différents puisque munis de signifiés différents. Ainsi, un lexème disposant du même signifiant qu'un polysème, pour intégrer la structure de ce dernier, doit nécessairement avoir tous les sèmes en commun avec ses autres acceptions. » (Cusimano, 2008 : 91-92)

Cette définition s'oppose fondamentalement à celle proposée par Hjelmslev, en ce qu'elle assigne à la polysémie et à l'homonymie des places spécifiques et limitées. Il est néanmoins important, dans l'étude du changement sémantique, d'établir de telles limites, afin de pouvoir isoler les tendances de développement du sens.

Pottier propose en 1974 une étude de la polysémie s'inscrivant dans le courant structuraliste et empruntant l'analyse sémique dans le but de dégager l'identité sémantique des polysèmes. Il ne conçoit plus le sème comme un trait pertinent de sens, mais comme un « trait distinctif relativement à un ensemble donné » (Pottier, 1963 : 12). Il adopte une démarche onomasiologique<sup>7</sup>, qui prend peu en considération la polysémie, ce qui est insuffisant à faire émerger l'identité sémantique des polysèmes, mais qui permet néanmoins de souligner l'importance d'une démarche sémasiologique dans ce cadre.

---

<sup>7</sup> Étude sémantique consistant en une démarche qui part de l'idée, du concept, pour en étudier les diverses expressions dans une langue. L'onomasiologie s'oppose à la sémasiologie, qui part du signe pour aller vers l'idée (Ling, 1972). (s.v. CNRTL « onomasiologie »).

### 1.2.3 Polysémie et changement sémantique :

La polysémie est omniprésente dans la langue, et conditionne « la micro-dynamique synchronique » (Nerlich, Clarke 1992 : 127) de l'évolution de la langue. Il est donc logique qu'elle occupe aussi une place centrale dans l'étude de la variation diachronique. Les recherches menées par Victorri et Fuchs (1996) ainsi que par Traugott et Dasher (2002) apportent un éclairage nouveau sur la problématique de la polysémie dans la variation diachronique, et intègrent des notions auparavant écartées de la recherche, telle que la métonymie par exemple. Victorri et Fuchs mettent en exergue la place centrale de la polysémie dans la langue, et son omniprésence dans toutes les catégories syntaxiques. Si elle est fondamentale en synchronie, c'est aussi un présupposé de l'évolution des langues :

« Enfin, la polysémie est un mécanisme puissant d'évolution des langues. En effet, le fait que les mots ne soient pas contraints à un unique sens précis donne une certaine liberté aux locuteurs pour les 'pousser' dans telle ou telle direction de sens. Chaque innovation de cet ordre retentit alors sur le système tout entier : toute modification de la place qu'occupe un mot engendre d'autres mouvements pour les mots de sens voisin, et ce mécanisme conduit à transformer progressivement la langue au cours du temps. La parole s'empare ainsi de la variabilité intrinsèque de la langue pour la faire évoluer, dans une dynamique produite par 'l'autonomie et l'interdépendance du synchronique et du diachronique', pour reprendre les termes de F. de Saussure (1972, p.24), qui a le premier décrit ce double processus. [...] Bien sûr, il existe d'autres mécanismes d'évolution du lexique : emprunts, constructions, etc. Mais quelle que soit la cause de l'innovation, le mot nouveau ne prend sa place dans le système que grâce au jeu de la polysémie et de la paraphrase, qui permet aux autres unités de la famille paradigmatique dans laquelle ce mot s'insère, de lui 'faire une place' en modifiant plus ou moins leurs propres places dans la configuration d'ensemble. » (Victorri, Fuchs, 1996 : 16-17)

La polysémie serait donc la condition et non le résultat de l'apparition de nouvelles unités linguistiques au sein du système.

Ce phénomène est un des processus sous-jacents d'évolution de la langue, et joue un rôle fondamental en ce qu'elle permet un renouvellement linguistique perpétuel. Quels en sont les mécanismes de fonctionnement ?

L'évolution linguistique relève de deux principaux mécanismes par lesquels les unités prennent de nouveaux sens : la métaphore et la métonymie. Nerlich et Clarke (1992) font

l'hypothèse d'un fonctionnement de l'innovation linguistique par emploi inédit de mots, avec un sens transparent. Un locuteur peut à cette fin, soit utiliser des mots de sens proche du sens cible, (une métonymie) ; ou bien utiliser des mots dont le signifié est similaire au sens cible (une métaphore) (Nerlich, Clarke 1992 : 137 ). Pour Victorri et Fuchs, ces deux mécanismes sont des moteurs fondamentaux du changement linguistique. Il y a dans la littérature un consensus sur le rôle de la métaphore dans le développement polysémique : un lexème prend de nouveaux sèmes en contexte, par identification avec les propriétés de ce avec quoi il est mis en relation métaphorique. La métaphore « construit une ressemblance qui n'est pas donnée à l'avance et est donc à la fois subjective et entièrement créatrice ; (Touratier, 2000 : 77) et marque l'éloignement de l'usage normé d'un morphème » (Cusimano, 2008 : 53). Ce mécanisme permet le développement d'un nouveau sens, contraint par des critères situationnels et illocutoires<sup>8</sup>, et donc restreint à un emploi spécifique. Les auteurs donnent en exemple la métaphore suivante : « Paul est une tombe. ». Le lexème « tombe » prend le nouveau sens <ne rien dire, garder le secret> (Victorri, Fuchs 1996 : 16-17), par identification entre les propriétés du sujet « Paul » et de l'objet « tombe ». L'emploi de ce sème est cependant contraint, puisqu'il nécessite les conditions où l'objet « tombe » caractérise une personne au sens figuré, et ne serait pas compréhensible par la communauté linguistique dans d'autres circonstances.

Le consensus dont fait l'objet la métaphore dans la recherche sur la variation diachronique ne s'étend pas à la métonymie et ce mécanisme n'est intégré aux études que depuis peu :

« By contrast, metonym(ization) has until recently usually been considered the poor relation of metaphorization. [...] Ullmann said that metonymy is 'less interesting than metaphor since it does not discover new relations but arises between words already related to each other' (Ullmann 1964: 218). [...] Given this perspective, the fundamental importance of metonymy has recently come to be appreciated [...] and hypothesised to be 'probably even more basic to language and cognition' than metaphor' (Barcelona 2000b : 4) » (Traugott, Dasher, 2002: 29)

Si la place de la métonymie dans la recherche est controversée, elle est centrale pour Victorri et Fuchs. Il s'agit d'un procédé par lequel « on désigne une entité conceptuelle au moyen d'un terme qui, en langue, en signifie une autre, celle-ci étant, au départ, associée à la première par un rapport de contiguïté » (CNRTL, s.v. « métonymie »). Les lexèmes prennent progressivement de nouveaux sens par métonymies successives, avec à terme une rupture entre

---

<sup>8</sup> Désigne ce qui « s'accomplit par l'usage même de la parole » (CNRTL, « illocutoire »).

le sens initial et le sens actualisé, de sorte qu'il est difficile de percevoir le lien entre eux. Les auteurs donnent l'exemple de « bureau », désignant au départ une étoffe de laine que l'on posait sur un meuble éponyme par métonymie, puis désignant la pièce contenant ce meuble, et enfin le bâtiment comportant ce type de pièce. L'évolution sémantique de ce lexème a été si profonde qu'il est aujourd'hui *a priori* difficile d'établir un lien entre son sens d'origine et sa signification actuelle sans en connaître l'étymologie.

On distingue deux types de métonymie : la permutation et l'adéquation. Stern (1968) définit plus précisément ces deux phénomènes :

« 6) Permutation: a meaning change resulting from a shift in focus. For example, want shifted from 'lack' (something desirable) to 'desire'. Shifts from the concrete to the abstract or vice versa and some forms of metonymy belong here.

7) Adequation: a shift in which characteristics of the referent are considered central to the meaning of the word. This class includes generalization, restriction, amelioration and pejoration. »

(1968 : 400).

Le chercheur donne en exemple la permutation opérée avec le glissement sémantique de « want », d'un élément désirable, et donc manquant, au désir de l'élément. La métaphore et la métonymie sont deux procédés très productifs et générateurs d'innovations linguistiques en synchronie, ces deux procédés sont donc fondamentaux dans la variation diachronique. L'étude de ces phénomènes en synchronie montre que, loin d'être séquentiels et limités, ils sous-tendent l'activité de langage et sont en perpétuelle action dans la langue, qui de fait évolue constamment.

Traugott et Dasher intègrent eux-aussi la métonymie à leur étude, et font l'hypothèse qu'elle permet un éclairage enrichi du changement linguistique par rapport à la métaphore :

« Construed as a conceptual mechanism by which invited inferences in the associative, continuous stream of speech/writing come to be semanticized over time, metonymization provides as rich an explanation as metaphorization for semantic change, and in many cases a richer one. » (2002 : 29)

La métonymie est pour les chercheurs un principe actif d'évolution des langues, tout comme la métaphore. Par ailleurs, les chercheurs considèrent la métaphore et la métonymie en tant que procédés dynamiques, ce qui les conduit à élaborer la terminologie de *métaphorisation* et

*métonymisation*. La métaphorisation est un procédé dynamique d'analogie de deux éléments, l'un conférant à l'autre ses propriétés par identification :

« Metaphorization is primarily an analogical principle, and involves conceptualizing one element of conceptual structure Ca in terms of an element of another conceptual structure Cb. »

(Traugott, Dasher, 2002 : 28)

Ce mécanisme est un moteur productif du changement sémantique, mais les nouveaux effets de sens produits par métaphore sont soumis à des contraintes pragmatiques et contextuelles. Ils ne se substituent pas au sens d'origine du lexème, et sont restreints à des contextes spécifiques, ce qui limite considérablement leurs emplois. Il est donc difficile de se placer dans une approche monosémique où l'évolution sémantique se ferait du plus restreint au plus général. Ces deux procédés ne s'excluent pas mutuellement pour autant : les métaphores sont facilement comprises par associations métonymiques typiques (Traugott, Dasher, 2002). Les chercheurs soulignent que métonymisation et métaphorisation peuvent agir séparément, mais ne s'excluent pas mutuellement, et peuvent même avoir un effet combiné : « Metaphorization is regarded as not only a constraint on but also often the outcome of metonymic change » (2002 : 29). Il y aurait donc une continuité entre ces phénomènes.

Dans le cadre théorique proposé par Traugott et Dasher, le locuteur est actif quel que soit son statut (destinataire ou émetteur) : il établit activement des inférences à partir du contenu sémantique qu'il émet ou reçoit. Les chercheurs soulignent que le changement sémantique nécessite une théorie de la polysémie. Le changement linguistique et la polysémie n'étant pas des phénomènes linéaires, il est nécessaire d'adapter la théorie au caractère complexe de l'évolution diachronique :

« Every change, at any level in a grammar, involves not 'A>B' i.e the simple replacement of one item by another, but rather 'A>A~B', and sometimes '>B' alone. » (2002 : 29)

Suivant l'argument de Bréal, le langage étant un phénomène humain, il est peu probable que le changement linguistique ait un caractère linéaire, d'autant plus si toute innovation linguistique ne prend place que progressivement, et à force de multiples tentatives des locuteurs.

La nature de l'objet de recherche diachronique nécessite un cadre théorique qui soit à même de compenser la parcimonie des éléments disponibles pour l'étude. L'élaboration d'un cadre théorique adapté à l'étude en synchronie n'est pas un critère d'exclusion de l'étude diachronique, les auteurs le soulignent : « There is no way to account for change except by

appealing to structures and processes that exist synchronically.» (2002 : 16). De plus, les changements observables en synchronie sont potentiellement représentatifs de mécanismes linguistiques actifs à plus grande échelle : « Toute variation synchronique est en même temps à interpréter comme une phase possible d'une évolution diachronique, comme le premier moment d'un changement.» (Marchello-Nizia, 2009 : 13). La recherche en diachronie présuppose un accès particulièrement restreint aux preuves nécessaires pour retracer des faits de langue passés, il est donc impératif de créer un modèle théorique suffisamment efficace en synchronie pour pouvoir rendre compte de phénomènes peu ou pas attestés par écrit.

En conclusion, les études synchroniques de la polysémie sont indispensables à la recherche diachronique, en ce qu'elles permettent de mieux discerner la teneur des mécanismes qui sont à l'œuvre dans la variation linguistique à court et long terme. De plus, une approche polysémique permet de mettre en lumière certains mécanismes qui resteraient invisibles sous un angle monosémique. L'étude de la polysémie soulève inévitablement la question de la nature du sens, par souci de clarté, nous adopterons une vision continue de la polysémie, et considérerons le sens d'une unité comme l'ensemble de ses sèmes.

### 1.3 L'emprunt linguistique :

#### *1.3.1 Définition :*

« L'emprunt n'est pas un simple mimétisme, il est la manifestation de la créativité de la langue »  
(Durand-Deska 1994 : 86)

L'évolution constante des sociétés fait naître des situations nouvelles, pour lesquelles les unités déjà présentes dans la langue sont insuffisamment adaptées. Ce changement social continu, associé au besoin de communication, donne lieu à la création de nouveaux concepts, et donc à de nouvelles unités pour les décrire. Un système linguistique n'est donc jamais tout à fait homogène ni tout à fait pur, au sens où les unités qui le composent n'ont pas toutes la même origine. Une partie au moins d'un système linguistique donné sera créé par emprunt, c'est-à-dire « l'introduction d'une nouvelle forme ou d'une nouvelle construction 'issue', empruntée d'une autre langue ». (Marchello-Nizia, 2009 : 97). L'emprunt linguistique est le résultat d'un processus spécifique qui nécessite des conditions particulières de contact entre au moins deux différents groupes de locuteurs que nous tenterons de détailler ici.

Le transfert d'une unité linguistique d'une langue source à une langue cible nécessite un contact entre communautés linguistiques. Il faut néanmoins définir ce que l'on entend par ce terme, largement employé dans la littérature sociolinguistique. Bloomfield le définit dans son célèbre ouvrage *Language* :

« A group of people who interact by means of speech » (Bloomfield 1933 : 42)

Pour Labov, il s'agit d'une communauté partageant les mêmes normes langagières. Christian Touratier définit la communauté linguistique comme « des groupes sociaux et linguistiques qui ont chacun leur système de norme, mais qui entrent tous dans la constitution d'un ensemble de système de normes socialement hiérarchisé et gravitant autour d'un système de normes dominant. » (1994 : 12) C'est cette dernière définition que nous reprendrons dans le cas présent.

Ayant défini la notion de communauté linguistique, il nous faut à présent définir l'emprunt lui-même. Bloomfield (1933) dégage trois types d'emprunts : culturel, intime et dialectal. Par « emprunt culturel », l'auteur désigne le transfert de terminologie par « diffusion culturelle » d'une langue à une autre. C'est le cas par exemple de « juke-box », un dispositif courant aux États-Unis dans les années 1940 (CNRTL « juke-box »), et introduit en Europe

après-guerre via les troupes américaines alliées. Ce type d'emprunt est distinct de l'emprunt dialectal, où le transfert s'effectue au sein d'une même aire langagière et non pas d'une langue à une autre (Bloomfield 1933 : 445). Un type d'emprunt dialectal pourrait être le transfert de régionalismes, tels que le terme « cinse » désignant la serpillière, courant dans le Poitou et parfois employé en Touraine. L'auteur dégage également un « emprunt intime », correspondant au transfert univoque des unités d'une langue à une autre, impliquant généralement une différence de statut entre les deux langues, le transfert se faisant le plus souvent vers une langue au statut moins prestigieux. C'est à cette dernière catégorie d'emprunt qu'appartient *geta*, ce terme ayant été emprunté par les locuteurs du vieil-anglais aux envahisseurs scandinaves au IX<sup>ème</sup> siècle.

On distingue l'emprunt du *pérégrinisme* et du *xénisme*<sup>9</sup>, en tant que ces derniers sont perçus comme étrangers au système de la langue cible dans laquelle ils sont employés, tandis que l'emprunt est « naturalisé », et n'est donc plus considéré comme exotique. Le xénisme est considéré comme « le premier stade de l'emprunt », tandis que le pérégrinisme est employé avec une connaissance de son caractère exogène. Le mot *pub* désigne par exemple un lieu spécifique à la culture irlandaise et britannique sans faire référence à un élément culturel français : c'est un xénisme (source : ideO.E.Dia). Le terme *toubab* désignant en malinké les individus caucasiens, est en revanche un exemple de pérégrinisme, de même que le terme *gringo* employé au Mexique avec une désignation similaire. Weinsberg (1963) distingue les emprunts unilatéraux correspondant au transfert d'une unité d'une langue source à une langue cible, des emprunts parallèles correspondant au transfert d'une unité de la langue source à plusieurs langues cibles successivement. Il s'agit d'un emprunt de type unilatéral dans le cas de *geta*, passé de la langue source, le vieux-norrois, à la langue cible, le vieil-anglais. Bronislaw Ligara établit une autre distinction, entre « L'interférence conçue comme un processus individuel qui relève de la parole, et l'emprunt, correspondant au résultat de ce processus au niveau de la collectivité, et qui appartient à la langue » (1987 : 82). L'interférence individuelle est un usage marquant d'un terme étranger par un locuteur, et ne peut atteindre le statut d'interférence systématique que « si le mot est employé par des locuteurs ne connaissant pas sa langue d'origine. » (Durand-Deska 1994 : 84).

---

<sup>9</sup> Le terme « Xénisme » désigne un « mot étranger mentionné avec référence au code linguistique d'origine et aux réalités étrangères », le pérégrinisme, lui, « renvoie encore à la réalité étrangère, mais la connaissance de son sens est supposée partagée par l'interlocuteur » (Larousse « xénisme »)



Louis Deroy (1954) propose quatre « indices » de l'emprunt linguistique. Il établit un critère « historique » de définition de l'emprunt, essentiellement étymologique et diachronique : il s'agit de « l'histoire de l'élément linguistique emprunté et éventuellement celle de l'objet désigné, dans la mesure où il est possible de les retracer au moyen des textes et des documents archéologiques. » Dans le cas de *geta*, on peut retracer cette histoire à partir des données disponibles dans la langue source : le vieux-norrois. Grâce aux écrits conservés et accessibles à la recherche, il est possible de dégager (au moins partiellement) le sens initial de l'unité et son cheminement jusqu'au contact entre le vieux-norrois et le vieil-anglais. Le second critère proposé par Deroy est phonétique :

« C'est encore l'examen phonétique qui permet de savoir s'il s'agit de formes héritées indépendamment de l'indo-européen ou si une langue a emprunté un terme à une autre. »

(1954 : 40)

L'origine scandinave de *geta* apparaît dans la non-palatalisation du [g] initial, la palatalisation étant un trait phonétique présent en vieil-anglais. Deroy dégage également un « indice morphologique » permettant de déterminer l'hérédité ou le caractère exogène d'une unité, ainsi qu'un critère sémantique, que nous développerons dans un paragraphe ultérieur.

Le contact langagier entre communautés de locuteurs est donc à la source de l'emprunt linguistique ; la nature grammaticale ou lexicale de l'emprunt ainsi que son sens varient selon le contexte dans lequel l'unité de la langue source est arrivée dans la langue cible. Un bouleversement socio-politique peut conduire à un grand nombre d'emprunts au lexique de la communauté linguistique en position de dominé :

« Un changement social drastique [tel que la colonisation] peut conduire à remplacer à terme une langue par une autre, ou en tout cas à la modifier à différents plans »

(Marchello-Nizia 2009 : 71)

C'est un contact langagier de ce type qui est à l'origine de l'emprunt de *geta* en vieil-anglais, dans un contexte d'occupation par les locuteurs scandinaves. L'installation des Vikings en Grande-Bretagne et l'établissement du *Danelaw* ont eu d'importantes répercussions sur la situation sociale et linguistique des peuples anglo-saxons, qui seront détaillées ultérieurement.

### 1.3.2 Perméabilité des unités et implications :

Si l'emprunt lexical fait l'objet d'un consensus dans la littérature, l'existence même d'un emprunt grammatical a longtemps été controversée. Toutes les unités du système linguistique ne sont en effet pas empruntables au même degré : le lexique est le domaine le plus perméable au changement, et les catégories grammaticales sont les plus stables. En effet, les éléments lexicaux forment une classe ouverte, tandis que les éléments grammaticaux appartiennent à une classe fermée. L'emprunt d'une unité grammaticale suppose de connaître des éléments flexionnels en plus du radical emprunté. L'emprunt d'un verbe, tel que *geta* ici, suppose un contact langagier intense et prolongé, ainsi qu'un minimum de bilinguisme :

« Il faut en principe être quelque peu informé de la conjugaison d'une langue pour lui emprunter un verbe. [...] le locuteur réagit spontanément contre tout ce qui lui paraît déséquilibrer son système, et il n'admet l'emprunt d'éléments grammaticaux qu'accidentellement ou inconsciemment, le plus souvent parce qu'il en a pris petit à petit l'habitude en maniant certains mots empruntés qui les contiennent. » (Deroy 1954 : 54).

Si les Danois ont laissé relativement peu de traces de leur passage comparés aux Normands, les éléments qui ont été adoptés dans la langue anglaise laissent supposer un contact langagier intense et prolongé, sans hiérarchisation spécifique. La plupart des emprunts au vieux-norrois en dehors de domaines particuliers tels que la guerre ou la navigation (dont les Scandinaves étaient des spécialistes) relèvent de la vie quotidienne. Parmi ces emprunts lexicaux on trouvera ainsi *skin*, *skirt*, *sky* ou encore *egg* :

« The pervasive presence of specifically Scandinavian vocabulary in the Middle English of daily life shows how thoroughly Norse and English fused into a new lexicon in 12th-century families speaking (creating) Middle English. » (Edmonds, Faarlund 2014 : 49)

Il semble donc que les Danois se soient rapidement assimilés aux populations anglo-saxonnes.

Le statut de l'emprunt est lui aussi controversé : pour Meillet, il s'agit d'un phénomène particulier dont l'effet est limité et contraint. Le chercheur n'admet l'existence d'un emprunt grammatical que dans la mesure où il est précédé d'un emprunt lexical. Pour d'autres tels que Deroy (1954) ou Marchello-Nizia (2009), l'emprunt est un moteur de l'évolution des langues, et touche toutes les catégories du système linguistique. L'emprunt, selon Deroy « ne peut se définir que par rapport à une langue preneuse considérée comme une unité, comme un code

fermé, comme un ensemble bien délimité géographiquement, chronologiquement, socialement ». (1978 : 3) Il est donc nécessaire de définir la situation sociale et linguistique des locuteurs de la langue source et de la langue cible, ce à quoi nous nous attacherons dans le chapitre suivant. Notons néanmoins qu'une langue peut rarement être considérée comme une unité homogène, « un code fermé » et « bien délimité géographiquement ». Si dans le cas présent le *Danelaw* apparaît comme un fief scandinave, il est peu probable que la communauté de locuteurs danois se soit entièrement restreinte à ce territoire entre 886 et 1066.

### 1.3.3 Les problématiques de l'emprunt :

La question morphologique permet de soulever un problème d'ordre étymologique de *geta* : le vieil-anglais disposait d'un cognat (*be*)*gietan*, pourquoi alors les locuteurs du vieil-anglais auraient-ils eu besoin de recourir à un emprunt ? En d'autres termes, la forme *get to* de l'anglais-contemporain est-elle bien issue de *geta*, ou bien n'est-elle que l'évolution de (*be*)*gietan* ? Deroy propose une vérification permettant de déterminer la primauté sémantique d'une unité dans le cas de deux étymons potentiels à la forme phonétique similaire :

« Lorsqu'un mot emprunté se retrouve dans plusieurs langues qui, phonétiquement peuvent avoir fourni l'emprunt, l'origine doit être attribuée à la langue qui possède un sens primitif dont les autres peuvent être dérivés, mais qui, inversement, ne peut en être issu. » (Deroy, 1954 : 47)

Ce problème est aisément résolu en recourant à l'étymologie de *geta* et de son cognat saxon-occidental. Selon *l'Englisc Onstigende Wordbōc*, *get* a trois équivalents en vieil-anglais : *begietan* (beget), *habban* (have) et *gegongan* (go). Le sens modal de *get to* n'est présent qu'en vieux-norrois, et est donc bien dérivé de *geta*.

## 2. Explication du contexte de recherche :

### *Introduction :*

Ce travail vise à retracer l'évolution de *geta* en anglais, dans un contexte sociolinguistique singulier qui soulève des interrogations sur la nature de l'impact du vieux-norrois sur le vieil-anglais. La littérature sur le changement linguistique admet deux grandes approches : une approche générativiste dont le principal représentant est Lightfoot (1979, 1991, 1999), et une approche discursive et cognitive notamment représentée par Traugott et Hopper (Peyraube, 2002 : 47). Si la théorie proposée par Lightfoot a l'intérêt d'admettre que le premier facteur du changement linguistique est l'acquisition de la langue maternelle par l'enfant, changement que Lightfoot ne considère pas comme progressif, son modèle théorique ne prend pas en compte les interactions humaines, pourtant fondamentales dans le changement linguistique. La théorie élaborée par Traugott et Hopper, en revanche, s'ancre dans la nature éminemment humaine du langage, ce sera donc dans ce cadre que se déroulera cette étude. Ce chapitre introduira dans un premier temps des éléments historiques, politiques et sociolinguistiques essentiels pour comprendre la nature du contact anglo-scandinave et ses conséquences en Angleterre. Une seconde partie sera consacrée à la présentation de la terminologie nécessaire à l'étude, ainsi qu'à la présentation des données et de la méthodologie employée. Ce second chapitre vise à poser les bases d'une discussion ultérieure autour des causes extralinguistiques de l'influence scandinave sur le vieil-anglais, et à dégager des tendances de l'évolution sémantique et grammaticale de *geta* depuis ses origines jusqu'à son emploi en anglais contemporain.

## 2.1 : Problématique, terminologie et cadre théorique :

### *2.1.1 Contexte historique du contact anglo-scandinave :*

L'étude des faits de langue en diachronie nécessite de prendre en compte non pas une causalité unique, mais de multiples causes potentielles. On distingue les causes internes au système linguistique de celles qui lui sont extérieures, parmi lesquelles figurent les faits historiques de nature politique et sociale. Comme le souligne Saussure, le langage est un phénomène social, puisque son existence suppose une interaction entre au moins deux sujets. Une étude linguistique en diachronie nécessite donc de replacer les faits de langue dans leur contexte historique. Saussure mettait déjà en lumière l'importance des facteurs socio-politiques dans les changements langagiers :

« Il faut mentionner les relations existant entre la langue et l'histoire politique. De grands faits historiques comme la conquête romaine, ont eu une portée incalculable pour une foule de faits linguistiques. La colonisation, qui n'est qu'une autre forme de conquête, transforme un idiome dans des milieux différents, ce qui entraîne des changements dans cet idiome. »

(1916 : 41).

Il est donc nécessaire, avant d'entamer l'étude proprement dite, d'apporter quelques éléments d'information concernant la période de cohabitation anglo-scandinave en Angleterre entre le IX<sup>ème</sup> et X<sup>ème</sup> siècle.

La présence scandinave en Angleterre au IX<sup>ème</sup> siècle fut intermittente et hétérogène, et les premières incursions vikings aussi rapides que brutales :

« For some centuries the Scandinavians had remained quietly in their northern home. But in the eighth century a change, possibly economic, possibly political, occurred in this area and provoked among them a spirit of unrest and adventurous enterprise. They began a series of attacks upon all the lands adjacent to the North Sea and the Baltic. Their activities began in plunder and ended in conquest. » (Baugh, Cable, 1951: 83)

Les Vikings, forts de leurs précédents raids, coordonnent des attaques sur la côte nord-est de l'île de Bretagne. Les campagnes d'occupation succèdent bientôt aux pillages. Les attaques scandinaves contre l'armée anglo-saxonne et les combats incessants qui en résultent poussent Alfred Le Grand à ratifier un traité de paix. Signé en l'an 878 et formalisé en 886, ce traité attribue un territoire aux occupants danois menés par Guthrum l'Ancien, ( « Danelaw » Le

Parisien). Le terme « Danelaw », *Danelag* en danois, désigne d'une part une zone géographique où s'appliquait la loi danoise de 886 à 1066, et d'autre part l'ensemble des mesures législatives établies entre Alfred Le Grand et Guthrum l'Ancien. C'est à la fois l'élément le plus marquant de l'occupation scandinave en Angleterre, et un témoignage législatif de la nature du contact entre les Danois et la population anglo-saxonne de cette aire géographique :

« The term 'Danelaw' is first used in a law-code of 1008, and is more commonly used in the twelfth century to define those areas of northern and eastern England where Danish law, as opposed to Mercian or West Saxon law was thought to prevail. The composition of the 'Danelaw' in the eleventh and twelfth centuries generally included the area of England to the east of, and including Yorkshire, Derbyshire, Leicestershire, Northamptonshire and Buckinghamshire. In addition to the legal definition of the Danelaw, historians tend to use the term to denote areas of Scandinavian conquest and settlement in the ninth and tenth centuries. » (Hadley, 2000 : 2-3)

Il ne reste aujourd'hui que très peu d'écrits datant de cette période. Trois principaux textes ont survécu aux pillages : *The Peterborough Chronicle*, ainsi que deux manuscrits composés au XI<sup>ème</sup> siècle. Les données permettant de retracer l'histoire des occupations vikings en Angleterre sont majoritairement issues des témoignages laissés par les populations victimes des Scandinaves. Pour comprendre comment la venue des Danois a pu déstabiliser le système linguistique du vieil-anglais, l'étude du contexte socio-politique en Angleterre avant les premiers raids vikings est fondamentale. La société anglo-saxonne est alors féodale, et le pouvoir est réparti entre les seigneurs, les monarques et les membres de la hiérarchie théocratique (Baugh, Cable, 1951). Selon Tristram (2004), ces derniers ont joué un rôle majeur dans la standardisation de la langue. L'organisation sociale anglo-saxonne étant tribale, « l'anglais » en tant que système linguistique parlé de façon homogène par tous les locuteurs anglo-saxons n'existe donc pas au IX<sup>ème</sup> siècle<sup>10</sup> :

« Old English was not an entirely uniform language. Not only are there differences between the language of the earliest written records (about A.D. 700) and that of the later literary texts, but the language differed somewhat from one locality to another. » (Baugh, Cable, 1951 : 48)

L'espace géographique du pays est décomposé en plusieurs aires dialectales : le saxon occidental au sud-ouest, le kentois au sud-est et l'anglien, comprenant le mercien au centre et le northumbrien au nord (Baugh, Cable 1951 : 48). Tristram fait l'hypothèse que l'élite cléricale

---

<sup>10</sup> Pas plus qu'aujourd'hui: si la Received Pronunciation est bien parlée par de nombreux locuteurs, la langue anglaise comporte encore de nombreux régionalismes. Le langage étant un phénomène humain et par conséquent hétérogène.

aurait tenté d'imposer une standardisation de l'anglais avant les invasions danoises, lesquelles auraient donc déstabilisé un système fragile :

« It seems that the theocratic elite of late Anglo-Saxon England deliberately enforced the standardisation of Old English as a means of political control, which was exposed to the threat of disintegration at the hands of the Vikings. » (2004 : 89).

Dans cette hypothèse, le système linguistique du vieil-anglais apparaît comme relativement instable, et donc prédisposé à subir d'importantes modifications au contact du vieux-norrois. Si cette hypothèse s'avère exacte, elle pourrait en partie expliquer qu'il ait été possible d'emprunter au vieux-norrois des éléments grammaticaux, un fait de langue si rare que son existence en est controversée.

Le terme « víkingr »<sup>11</sup> désignait en vieux-norrois les marins adeptes de pillages sévissant sur les côtes de la mer baltique au IX<sup>ème</sup> siècle. Vindictifs au combat et navigateurs hors-pairs, les Danois étaient célèbres pour leur férocité et leur opportunisme. Ils menèrent des raids bien au-delà de la Scandinavie, remontant la Volga et explorant 500 ans avant Christophe Colomb les rivages de l'Amérique. Le premier raid mené en Angleterre visait la côte nord-est de l'île, géographiquement la plus proche de la péninsule scandinave. Les premiers raids vikings sont datés de 787 (Baugh, Cables, 1951 : 83), la première vague d'attaques scandinaves commence avec le pillage du monastère de Lindisfarne en 793. Les monastères constituent en effet une cible de choix pour des raids : ils concentrent beaucoup de richesses et sont gardés par des moines et non pas des soldats. Il ne s'agit alors que de raids isolés, sans occupation durable du territoire ni volonté de colonisation, mais qui touchent les seules populations lettrées du pays :

« Vikings struck a severe blow to the very heart of secular and ecclesiastical in England because even though the monastic communities were small and isolated, they were nevertheless early Anglo-Saxon England's most important intellectual and cultural centres. » (Amodio, 2014: 6)

L'objectif des raids menés par les Danois change dans la deuxième moitié du IX<sup>ème</sup> siècle : en 865 arrive en Angleterre la « micel here », la *Grande Armée* des Vikings. C'est là le groupe le plus important ayant jamais accosté sur l'île de Bretagne, composé de différentes tribus scandinaves ayant la ferme intention d'occuper le territoire. Les Danois étendent leur

---

<sup>11</sup> Indeed the term víkingr is found in Old Norse itself; but its use in other languages (cf. Old English wicing), where it refers to the seafaring marauders who plagued their shores, typically forms the basis for the modern connotations. (s.v. University of Texas, Krause, Slocum.)



domination par l'intermédiaire d'alliances politiques en gagnant la sympathie de monarques anglais, tels qu'Egbert en 867, ou Ceowulf en 874. La grande armée viking se divise alors en deux : Halfdan occupe le nord du pays tandis que Guthrum tente sans succès d'envahir le sud de l'Angleterre, et est vaincu par Alfred Le Grand qui rétablit l'autorité anglaise en 886. À la mort d'Alfred, son fils Edouard l'Ancien entame une campagne contre l'occupation danoise qui aboutit à l'éviction du roi d'York, Éric 1<sup>er</sup> de Norvège en 954, et met fin à la première période d'occupation viking.

La paix est de courte durée en Angleterre : dès 980, les monastères du nord du pays subissent de nouveaux raids. En 1013, le roi saxon Æthelred prend la fuite en Normandie, et Sven 1<sup>er</sup> de Danemark prend sa place sur le trône. À sa mort, il est remplacé par Cnut, mais Æthelred reprend le trône quelques mois plus tard. En 1016, Cnut revient accompagné d'une armée et reprend le contrôle d'une grande partie du pays. À la mort d'Æthelred, son fils, Edmund mène une campagne dans le but de reprendre les terres de Cnut et de restaurer l'autorité saxonne, mais il ne parvient qu'à reprendre le contrôle du Wessex, et décède en 1016. Cnut entame alors un règne prospère, marqué par une stabilité politique durable dans un empire comprenant l'Angleterre, le Danemark et la Norvège. À sa mort en 1035, son fils Édouard Le Confesseur prend sa place jusqu'en 1042 ; la même année Harthacnut, son demi-frère, le remplace. Ainsi, de 1016 jusqu'en 1042, l'Angleterre est gouvernée par des rois danois, peu après une première vague d'occupation. Il est donc raisonnable de penser que ces contacts répétés et prolongés entre Danois et Anglo-Saxons ont donné lieu à quelques emprunts grammaticaux entre le vieil-anglais et le vieux-norrois.

### 2.1.2 *Éléments contextuels linguistiques :*

Les invasions danoises en Angleterre sont d'autant plus intéressantes qu'elles mettent en contact des langues typologiquement proches. Le vieil-anglais et le vieux-norrois appartiennent toutes deux à la famille germanique, l'aire de langage étant localisée à l'ouest pour le vieil-anglais, et au nord pour le vieux-norrois (Baugh, Cable, 1951 : 29). Le vieil-anglais est une langue de typologie SOV et V2, accusative, et accentuelle à accent d'intensité. Le vieux-norrois est une langue de typologie SVO et V2, accentuelle (wikipedia « vieil-anglais »<sup>12</sup> ; Barnes, 2008). Ces deux langues présentent un système flexionnel très développé, et un ordre des mots en conséquence variable. Le terme « vieux-norrois » peut désigner la langue parlée au Danemark, en Suède, en Norvège et en Islande ainsi que dans les colonies scandinaves pendant la période allant de 750 à 1350, ou bien uniquement le Norvégien ancien et médiéval (Barnes, 2008 : 1) C'est la première acception de ce terme qui sera ici prise en compte. Le terme de « vieil-anglais » désigne les parlers employés sur l'île de Bretagne de 700 à 1100 environ<sup>13</sup>, bien qu'un de ces dialectes, le saxon occidental, se soit imposé de 500 à 1066 par l'intermédiaire du roi Alfred (Prokosch, 2009 : 31). La typologie du moyen-anglais est discutée, la langue ayant subi des influences diverses au cours de son histoire : Edmonds et Faarlund (2014) défendent l'hypothèse que le moyen-anglais est en réalité une langue de la famille germanique-nord, son aire de développement correspondant à l'ancien territoire du *Danelaw*. La plupart des recherches en moyen-anglais privilégient cependant l'hypothèse d'un substrat scandinave, cependant le sujet est encore très discuté dans la littérature :

« Anglian and Saxo-Frisian coalesced into the English language, which in the course of centuries absorbed a multitude of Scandinavian, Norman French, and cosmopolitan words, but the fundamental material of the language is almost exclusively West Germanic. »

(Prokosch, 2009 : 31-32)

L'objet de cette étude étant de déterminer l'évolution en anglais d'un emprunt au vieux-norrois, c'est cette dernière hypothèse qui sera développée dans une prochaine partie, et qui servira de base à l'analyse.

---

<sup>12</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Vieil\\_anglais](https://fr.wikipedia.org/wiki/Vieil_anglais) consulté le 07/08/2017

<sup>13</sup> <http://www.axl.cefano.ulaval.ca/monde/anglais2.OE.htm>

La situation sociolinguistique unique des Scandinaves et des Anglo-Saxons sous le *Danelaw* a donné lieu à un phénomène de substrat largement décrit comme la subsistance en vieil et moyen-anglais de formes linguistiques empruntées au vieux-norrois. Le vieux-norrois est donc défini comme un substrat dans le cadre du contact langagier avec le vieil-anglais :

« In language contact theory, ‘substratum’ refers to the native language of an indigenous people influenced by the language of a dominant people as well as to its influence upon the dominating language. Examples of linguistic substratum include the remnant of Celtic in the Romance languages, or the influence of Scandinavian on English ».

(s.v. « substratum », Routledge dictionary of language and linguistics: 464).

Si la typologie de l’anglais à ses états de langue ultérieurs appartient à la branche ouest-germanique, la nature des emprunts conservés en anglais moyen et contemporain indique un contact langagier profond et prolongé. Le système flexionnel verbal du vieux-norrois étant conséquent, l’emprunt d’un verbe aussi polysémique que *geta* suppose un emploi fréquent par les populations anglo-saxonnes, ainsi qu’une bonne connaissance de sa morphosyntaxe.

La situation sociolinguistique de l’Angleterre sous le *Danelaw* est inédite. Si les colons normands étaient d’origine aristocratique, les Danois étaient en revanche en contact direct avec la population locale, ce qui facilita considérablement leur intégration, et l’assimilation du vocabulaire nordique courant sur le territoire du *Danelaw*. Comme il a été mentionné dans une première partie, la nature des emprunts lexicaux au vieux-norrois indique que les populations anglo-saxonnes et danoises vivaient en contact fréquent, par le commerce notamment. Les Danois ayant demeuré près de 300 ans en tout sur l’île de Bretagne, on peut imaginer que les effets linguistiques de cette cohabitation soient devenus sensibles à long terme. Ceci est d’autant plus curieux que si le lexique anglais contient aujourd’hui encore plus de 900 items scandinaves, on constate un nombre peu élevé d’emprunts grammaticaux (Baugh, Cable, 1951 : 95).

### 2.1.3 *Éléments contextuels extralinguistiques :*

Le degré d'assimilation des populations danoises en Angleterre tient sans doute à deux principaux facteurs, liés à deux périodes différentes. Le premier concerne le type d'attaques menées par les scandinaves pendant la première vague d'invasion, le second est lié au type de relations entre Danois et Anglo-Saxon(ne)s pendant la seconde vague. Les Vikings menaient des raids coordonnés et rapides visant des lieux isolés tels que des monastères ou des villages. Il s'agissait donc en premier lieu d'un contact épisodique et violent entre deux populations qui n'avaient aucune raison de tenter de communiquer. Le second facteur de l'impact linguistique des scandinaves est sans doute l'exogamie ayant eu cours pendant la seconde vague des invasions danoises. En effet les Vikings arrivaient sur l'île de Bretagne par groupes essentiellement masculins, et laissaient souvent une trace de leur passage auprès de la population féminine locale. Les enfants nés de ces unions étaient sans doute bilingues, mais compte tenu de la structure sociale et parentale de l'époque médiévale, on peut imaginer que les enfants avaient plus de contact avec leur mère, qui était donc leur principale source d'input linguistique. Une problématique au centre du contact langagier entre vieil-anglais et vieux-norrois est donc l'acquisition du langage par l'enfant et l'adulte, l'enjeu étant de déterminer quel était le niveau de bilinguisme de la mère, et quel en était l'impact sur le niveau de bilinguisme de l'enfant. La question de la créolisation du vieil-anglais et du vieux-norrois est donc une problématique centrale pour la recherche sur le contact anglo-scandinave.

### 2.1.4 Implications pour la recherche :

Le sens modal de *get* étant absent du vieil-anglais, on peut faire l'hypothèse que la forme modale contemporaine *get to* est bien issue du vieux-norrois *geta* « can, manage » (s.v. Vigfússon & Cleasby, « Geta », v., 2.). Cela implique cependant la possibilité d'un emprunt grammatical, qui est encore discutée dans la littérature. Il faut donc un outil efficace afin de dégager les critères qui pourraient permettre un tel emprunt, et déterminer si la situation de contact entre les Vikings et les Anglo-Saxons comporte les facteurs nécessaires à un emprunt grammatical. Appel et Muijsen fournissent cet outil théorique :

« Les auteurs [Appel & Muijsen (1987)] mentionnent cinq facteurs principaux favorisant le développement des *emprunts grammaticaux* : la *convergence* est envisagé en tant que critère diachronique et peut relever d'une coexistence accrue entre plusieurs communautés linguistiques. L'*influence culturelle* peut se manifester en encadrant notamment des emprunts lexicaux déjà disponibles ; le facteur L2 ou le contexte acquisitionnel-c'est-à-dire en nos termes la situation exolingue de l'interaction-, est également source de formes agrammaticalement transposées, les procédés de *relexification* intervenant particulièrement dans le cadre du changement linguistique en cours, alors qu'un dernier facteur mentionné est celui de l'imitation de *prestige patterns* (Appel & Muijsen, 1987 : 154) » (Borel, 2012 : 51)

Le contact anglo-scandinave semble avoir été durable, profond, et être survenu par vagues successives ; ainsi, il existait *a priori* déjà un vocabulaire scandinave en Angleterre en 1016 lors du début du règne de Cnut. En revanche, il est peu probable que la population anglo-saxonne ait voulu s'approprier des éléments du lexique nordique comme marque de prestige, les Danois et les Anglo-Saxons ayant vraisemblablement entretenu des relations égalitaires, comme le soulignent Hadley et Richards :

« Old English and Old Norse were adstratal in Viking Age England-that is to say, they enjoyed roughly equal prestige » (Hadley, Richards, 2000 : 96).

L'adstrat est défini comme « Langue géographiquement voisine d'une autre et considérée dans l'influence qu'elle exerce sur elle » (CNRTL, « Adstrat »). La société anglaise au IX<sup>ème</sup> siècle aurait donc été bilingue, et non pas dans une situation de diglossie. En l'absence de « norme haute », tant sociale que linguistique, on peut donc faire l'hypothèse d'une assimilation démographique entre des occupants scandinaves essentiellement masculins et les populations locales.

La créolisation du vieil-anglais par contact avec le vieux-norrois fait l'objet d'un consensus dans la littérature. L'occupation danoise a créé sur l'île de Bretagne une situation sociale complexe : si les incursions scandinaves étaient initialement aussi violentes que brèves, elles ont pris par la suite un caractère prolongé, avec l'apparition de nécessités communicationnelles. On peut alors imaginer, étant donné les relations entre Vikings et Anglo-Saxons, qu'il aura fallu développer un mode de communication simplifié entre les deux communautés linguistiques. Ce processus aura pu être facilité par les similitudes typologiques et les nombreux cognats lexicaux présents en vieil-anglais et en vieux-norrois. Les populations scandinaves et anglo-saxonnes avaient donc sans doute recours à un « bricolage intercompréhensif » (Borel, 2012 : 84), afin de faciliter les activités commerciales et les interactions quotidiennes. Le pidgin se caractérise comme une « langue seconde née du contact » (s.v. Larousse « pidgin » : 367) et répond à ces besoins communicationnels primaires, en créant un répertoire simplifié qui permet aux deux parties d'être comprises sans connaissance exhaustive de la langue. Les enfants élevés dans des familles constituées de locuteurs plurilingues scandinaves et anglo-saxons recevaient donc un input linguistique sous cette forme, que les processus acquisitionnels contribuaient à codifier au cours du temps, aboutissant sans doute à un créole anglo-scandinave. La thèse d'un tel créole préexistant à l'arrivée des Normands en Angleterre est donc largement répandue.

La question de l'acquisition du langage par les enfants et les adultes est centrale dans l'étude d'un contact tel que celui du vieil-anglais avec le vieux-norrois. Les changements linguistiques amorcés par une génération de locuteurs sont assimilés par leurs enfants, ou bien disparaissent. Cependant, il est important de déterminer la paternité de l'innovation linguistique dans un tel cas. Plusieurs visions s'opposent : d'un côté la perception générativiste, posant que seuls les enfants sont en mesure de produire des formes nouvelles, tandis que les adultes ne peuvent que les étoffer (Halle 1964, Lightfoot 1979, 1991) ; une autre théorie avance que l'innovation dans les créoles revient aux adultes, tandis que le développement et l'extension des nouvelles unités revient aux enfants (Traugott, Dasher, 2002 : 41). Cette vision est

développée par Slobin et Berman (1994), dans la perspective d'un changement sémantique par inférences suggérées :

« Children come to discover pragmatic extensions of grammatical forms, but they do not innovate them ; rather, these extensions are innovated diachronically by older speakers, and children acquire them through a prolonged developmental process of conversational inferencing »

(1994 : 130).

Si l'innovation linguistique est imputable à l'adulte, alors on peut imaginer que le sens initial d'un emprunt au vieux-norrois était ou identique au sens de sa langue d'origine, ou restreint à un contexte particulier. Si en revanche l'emprunt est imputable à l'enfant, alors il est possible qu'un emprunt subisse un changement sémantique dès son « entrée » dans la langue cible. Quels que soient les processus acquisitionnels chez l'enfant et l'adulte, le vieux-norrois a bel et bien influencé le vieil-anglais au niveau lexical pendant une période prolongée. On peut alors imaginer que cette longue cohabitation a également nécessité des emprunts grammaticaux.

## 2.2 Présentation des données et méthodologie :

Cette étude porte sur l'évolution du verbe *get to* en anglais dans une perspective diachronique. Ce verbe, issu du vieux-norrois *geta* présente un intérêt particulier en ce qu'il est hyperpolysémique, tant en anglais que dans sa langue d'origine. Ce verbe présente une polysémie très productive en vieux-norrois, où ses significations sont aussi nombreuses qu'éloignées. Le verbe signifiait notamment « have », « mention », « can », « attain », « be able », « manage », « permit », « cause », « become », « earn », « give » ou encore « keep ». *Geta* présente donc une certaine richesse sémantique en vieux-norrois, richesse que présente également *begietan* en vieil-anglais. Dans le cadre de cette étude, nous nous focaliserons sur les effets de sens modaux du verbe.

« GETA, pret. gat, 2nd pers. gatz, pl. gátu; pres. get, pret. subj. gæti ; sup. getið, but getað in the mod. Sense of could. [...]II. Joined to an infinitive, a participle, or a supine, *to get to do* (*fa*, q. v., is used in a similar sense),—hence *to be able* : 1. almost like an auxil. verb, a. with infin. but without 'at ; 'ek gat'k unna Gunnari, / I got to love G., Og. 21 ; en sá gat taka við syndum, SI. 6 ; ek gat lita, I got to see, beheld, Korm. 14 (in a verse) ; ek gat biota, Hallfred (Fs. 94) ; *getum hraera*, we do rear, Edda ; *geta sja*, to get to see Heri I 205 (verse) *hánn gat teygja at sér*- he did draw to himself, Edda 65 (verse)- *Geta fæða* – to give birth [...] with part.acc. with a notion of{ being able, Lat. Posse. *Gyðingar gátu enga sök sannaða*, the Jews could not prove any of their charges, 656 C. 19; » (Vigfusson & Cleasby 1847: 197-198)

La valence de *get to* dépend de ses acceptions : le verbe peut être transitif, intransitif et ditransitif. Il a en vieux-norrois le statut de quasi-auxiliaire, tel que dans l'exemple ci-dessous :

1. Getr thù kom ?

Can you come?

2. Eg gat.

I could



## 3. Ef hánn hefði getað

If he could have

(s.v. Old Icelandic Dictionary, « geta », v.2)

Cette étude s'intéresse particulièrement à une acception modale du verbe, avec une modalité de capacité et de permission, la modalité permissive étant de type radical, tel qu'illustré dans les exemples ci-dessus, où elle exprime une relation intersubjective. Il s'agira d'analyser l'évolution sémantique de cette forme modale, afin de mieux cerner les processus d'évolution sémantique : *geta* présente en effet une évolution atypique, tant au niveau sémantique que grammatical. Le verbe sous sa forme modale est employé comme quasi-auxiliaire en vieux-norrois, ce qui suggère le début d'un processus de grammaticalisation. Néanmoins l'évolution morphologique du verbe n'est pas typique d'un tel phénomène : de la forme initiale *geta*, le verbe a évolué à *get to* en anglais contemporain. Un phénomène de grammaticalisation impliquerait une fusion entre plusieurs unités régulièrement employées en proximité distributionnelle, or on observe la tendance inverse dans le cas de *geta* avec l'ajout d'une particule infinitive *to* post-posée, sans laquelle une lecture modale est impossible.

L'évolution du verbe est tout aussi atypique d'un point de vue sémantique : la théorie du changement sémantique par inférences suggérées établit que le sens d'une unité linguistique tend à évoluer du SPATIAL vers le SUBJECTIF, en gagnant *a priori* toujours en abstraction. Or, le sens de *geta* en vieux-norrois, puis de *get to* en anglais ne présente pas ces caractéristiques. Le verbe *geta* est donc un objet d'étude pertinent pour l'observation des tendances du changement sémantique.

Le travail présenté dans les prochaines pages est basé sur une étude de corpus fournissant des attestations en vieux-norrois et aux différents états de langue de l'anglais, de ses origines à sa forme contemporaine. Ces *corpora* ne suffisent pas à fournir toutes les attestations nécessaires pour établir des résultats avec certitude, mais c'est là une difficulté inhérente à toute étude diachronique. La situation de contact discutée ici implique de plus un peuple guerrier qui s'est employé à attaquer les seuls centres culturels alphabétisés sur l'île de Bretagne au IX<sup>ème</sup> siècle, et à détruire la principale source d'attestations des changements

linguistiques survenus à cette époque. Certains documents permettent néanmoins de remonter jusqu'au vieil-anglais tardif, et de suivre l'évolution du verbe jusqu'en anglais contemporain.

Un corpus de poésie épique scandinave mis à disposition en ligne offre des exemples tirés de poèmes épiques datant d'environ 1035 après J.-C., ce qui permet de dégager l'état de langue du vieux-norrois au moment du règne de Cnut, et donc l'état des unités à leur entrée dans le système anglo-saxon (vérifiable à l'aide de *l'Old English Web Corpus* fourni par l'université de Toronto). Le *Middle English Corpus* mis à disposition par l'université du Michigan, ainsi que le *Middle-English Dictionary* également mis en ligne, fournissent des attestations et des précisions morphologiques et sémantiques importantes. Le *British National Corpus*, ainsi que le *Corpus Of Contemporary American English* fournissent des exemples d'emplois de *get to* en anglais contemporain. Enfin, *l'Oxford English Dictionary* fournit d'importantes précisions historiques, sémantiques, ainsi que des attestations datées. Une comparaison des *corpora* du B.N.C et C.O.C.A. offre une image plus globale de l'évolution de *get to* sur le territoire du Royaume-Uni et des États-Unis. S'il existe une compréhension mutuelle entre les locuteurs britanniques et américains, ils se différencient par leur culture et leur usage de la langue : l'anglais américain présente une tendance *a priori* plus conservatrice, intéressante dans le cadre d'une étude diachronique ; d'autant plus si la forme modale *get to* est bien un cas de grammaticalisation.

L'analyse des données relevées dans les différents *corpora* permettra de retracer les contours de l'évolution sémantique de *geta*, de ses origines scandinaves à sa forme contemporaine. Toute étude diachronique présente des conditions d'analyse particulières qu'il est important de mettre en lumière avant l'explication proprement dite. La sociolinguistique moderne dispose d'attestations écrites et orales relevées au moyen de questionnaires et d'entretiens, dont le but est d'offrir une représentation de la langue aussi actuelle et authentique que possible. De tels moyens ne peuvent être employés en diachronie, pour des raisons évidentes. Les ressources disponibles dans un cas tel que celui de *geta* sont des textes épiques ou religieux, en vers ou en prose. Ces textes comportent un caractère figé, ayant été élaborés selon des normes linguistiques et formelles particulières ; ils ne sont donc pas nécessairement représentatifs de l'usage des locuteurs du Moyen-Âge. Ces textes sont de plus écrits dans des dialectes qui ont subi une influence scandinave indirecte ou atténuée : les manuscrits rédigés dans le dialecte du nord sont aujourd'hui très rares. L'analyse présentée ici n'est donc en aucun cas exhaustive, et ses résultats sont conditionnés par la validité des hypothèses formulées.

Les différents *corpora* utilisés dans cette étude représentent d’une manière globale les différents états de langue de l’anglais, ainsi que l’emploi initial de *geta* en vieux-norrois. Les premières recherches d’attestations dans les *corpora* de vieil et de moyen-anglais indiquent une fréquence d’emploi relativement faible de la forme modale de *geta*. *L’Old English Web Corpus* ne relève que 18 occurrences de *geta*, parmi lesquelles il est difficile d’établir le nombre exact de formes modales étant donné les problèmes que pose la traduction de ces extraits. Une telle fréquence s’explique par le contexte socio-historique de l’Angleterre au IX<sup>ème</sup> siècle : le verbe était alors vraisemblablement un emprunt très récent, et n’était que partiellement intégré au vieil-anglais. Les locuteurs du vieil-anglais lui préféraient peut-être *mihten* ou *cunnan* :

4. Men ne cunnon secgan tó sóðe seleraédenne hæleð under heofenum hwá þaém hlæste onféng.

Men not can say to certain court-counsellors heroes under heaven who that cargo received.

Men cannot say for certain, (neither) court-counsellors (nor) heroes under heaven, who received that cargo. (s.v. *Beowulf* prologue )

5. hý bēnan synt þæt hīe, þéoden min, wið þé móton wordum wrixlan.

They are asking that they, my lord, with you might exchange words

They ask to talk to you, my lord. (*Beowulf* : 365)

Le *Middle English Corpus* permet d’observer une augmentation de la fréquence d’emploi du verbe ainsi qu’une modification de sa morphologie, et l’apparition d’une multitude de formes écrites, ce qui suggère une intégration au moins partielle de l’unité au système :

6. And suo, þoru falsede and treson, He gatte to haf Britaines coron.

And so, through falsehood and treason, he got to have Britain’s crown.

And so, through falsehood and treason, he took Britain’s throne.

(s.v. M.E.D “getten”, ?a1425 ( ▶ ?a1350) T. Castleford Chron. (1996) II. 1. 24099)

On observe un développement de la forme modale de *get to* en moyen-anglais tardif, puis en anglais contemporain, où le verbe est fréquemment employé (17,9% selon le BNC et 30.9% selon le C.O.C.A). Il est intéressant d'observer que cette forme est plus fréquente en anglais américain qu'en anglais britannique, ce qui confirme la tendance précédemment mentionnée.

Cette étude soulève la question de la paternité de *get to*, ainsi que des processus linguistiques qui ont abouti à sa forme actuelle. Ce travail se base sur l'hypothèse que le contact entre les populations scandinaves et anglo-saxonnes au IX<sup>ème</sup> siècle a été suffisamment prolongé et intense pour permettre, à terme, l'emprunt d'un verbe. Le caractère hyper-polysémique de *geta* en vieux-norrois a facilité son évolution en anglais, du fait de la variété de nouvelles interprétations possibles. L'examen et l'analyse de ces différents *corpora* permettront peut-être de dégager une tendance d'évolution sémantique de la forme modale de *get to*, et d'éclairer les conditions de son transfert, ainsi que son évolution dans la langue anglaise.

### 3. Analyse et résultats :

#### *Introduction :*

Ce chapitre sera consacré à l'observation des processus évolutifs de *geta* aux différents états de langue de l'anglais. Il sera subdivisé en deux parties : la première apportant des observations relatives à l'évolution du verbe *geta* depuis ses origines jusqu'en anglais contemporain ; la seconde en apportant plusieurs analyses possibles. L'analyse des phénomènes observés permettra de formuler plusieurs hypothèses quant aux causes possibles de ces évolutions. Elles seront par la suite vérifiées ou invalidées à l'aide des données socio-historiques recueillies. Le premier objet de l'analyse qui va être présentée est sémantique ; les observations relevant du domaine grammatical feront l'objet d'une discussion en dernière partie de mémoire.

La nature même de cette étude implique une quantité d'attestations restreinte par rapport à la norme souhaitable. Il s'agira donc de déterminer l'évolution du verbe sur la base de quelques attestations, ce qui donne aux résultats un caractère hypothétique. L'étude qui va être présentée vise à déterminer d'une part l'origine de la forme modale contemporaine de *get to* : est-elle bien issue du vieux-norrois ? Quels sont les facteurs qui ont contribué à son évolution ? Il faudra d'autre part établir la persistance ou la disparition des sens étymologiques de *geta*, notamment celui de *can* : ce sens est-il toujours une acception du verbe, et observe-t-on une évolution le cas échéant ? L'étude retracera l'histoire de ce verbe fort ancien, afin de faire émerger des tendances propres à son évolution. Nous tenterons de dégager la nature du changement à l'origine de la forme contemporaine du verbe ; *geta* présentant certaines caractéristiques typiques d'une grammaticalisation, il sera question de rechercher les indices d'un gain de grammaticalité au fil des siècles, ou d'un autre phénomène qui aurait pu être à l'origine des modifications visibles du verbe.

### 3.1 Analyse des données :

Le verbe *get* est fortement polysémique en anglais contemporain, ce qui implique une certaine difficulté dans le cas d'une étude diachronique. Ce travail est donc restreint à un emploi particulier du verbe : la forme *get to* sous une acception modale de capacité / permission. Cette forme présente plusieurs intérêts pour une étude diachronique : son ancienneté d'une part puisqu'elle a plus de mille ans, et sa morphologie, dans l'hypothèse d'une grammaticalisation. La lecture modale du verbe dépend de la postposition d'une particule de l'infinitif *to* au verbe *get*, les deux unités étant morphologiquement séparées, ce qui est inhabituel dans un cas de grammaticalisation.

Comment la forme modale *get to* de l'anglais contemporain s'est-elle développée à partir du vieux-norrois ? L'étude présentera les variations sémantiques et morphosyntaxiques observables entre les différents états de langue de l'anglais, de la forme composée que nous connaissons aujourd'hui jusqu'à ses origines il y a plus de 1000 ans. L'analyse de l'évolution sémantique de *geta* du vieux-norrois à l'anglais contemporain sera réalisée dans le cadre de La Théorie des Inférences Suggérées telle qu'elle a été proposée par Elizabeth Traugott et Richard Dasher dans leur ouvrage commun (*Regularity in semantic change*, 2002). Cette théorie présente en effet l'avantage de mettre en lumière les mécanismes hypothétiquement à l'œuvre dans l'émergence et le développement du sens. Une analyse sémique permettra de dégager les principaux développements sémantiques des effets de sens du verbe, et ainsi de retracer les contours de son évolution au fil des siècles.

### 3.1.1 Étymologie et évolution de *get to*, du moyen-anglais à l'anglais contemporain :

Par sa situation géographique au carrefour de l'Europe, l'Angleterre est le fruit d'un multiculturalisme profondément ancré dans son histoire. Il est donc naturel que la langue contemporaine porte les marques de ce passé cosmopolite. Si les invasions scandinaves ont eu un impact moins visible que celles des Romains ou des Normands, quelques traces de leur passage subsistent sur l'île de Bretagne. Il serait intéressant d'examiner les différents sens sous lesquels a été employé le verbe au cours de son histoire, afin de trouver ce qui les lie entre eux. L'O.E.D indique pour l'entrée *get to* à valeur modale la définition suivante :

« to come (to be or do something); to secure an opportunity, manage, or be permitted (to be or do something) ». (s.v. O.E.D « get », v., 28.b.)

Le sens moderne du verbe englobe donc quatre effets sémantiques : « secure », « manage », et « be permitted », ainsi que « come to be/do something ». Nous nous intéresserons ici aux effets de sens modaux en priorité. Afin de mieux comprendre l'évolution du verbe de ses origines jusqu'à aujourd'hui, il est nécessaire d'établir une chronologie entre ces acceptions : une étude de l'étymologie de *get to* s'impose donc.

Issu du vieux-norrois, *geta* avait, entre autres, le sens de *can*, *permit*, et *manage* tel qu'illustré dans les exemples suivants :

7. Hann                                      gietr   ekki lokkað ótta þraungda jungfrú úr faðmi dróttins ;  
       He                                      can   not   entice   afraid   maiden from the embrace lord-s  
       He cannot entice the fear-oppressed maiden from the embrace of the Lord<sup>14</sup>
8. Vagn gat heldr                      at hánum heiptorr    vegit                      fyrri.  
       Vagn got hold that he him slay first

<sup>14</sup>Sten Wolf (ed.) 2007, 'Anonymous Poems, Heilagra meyja drápa 27' in Margaret Clunies Ross (ed.), Poetry on Christian Subjects. Skaldic Poetry of the Scandinavian Middle Ages 7. Brepols, Turnhout, pp. 908-9. 1500

Vagn managed instead to slay him first<sup>15</sup>

Le verbe avait donc une valeur modale de capacité / permission exprimée à divers degrés par les acceptions « can », « manage, be able » et « permit ». Afin de pouvoir procéder à une analyse chronologiquement fiable compte tenu du contexte socio-historique, les attestations employées ici sont extraites d'un corpus de poésie épique scandinave daté de 1035 après J.-C. Les exemples ci-dessus permettent d'illustrer deux emplois possibles du verbe en vieux-norrois, hypothétiques, compte tenu de l'ancienneté des attestations. La morphosyntaxe du verbe est particulièrement intéressante dans le premier exemple : la position syntaxique du verbe suggère un statut d'auxiliaire modale, ce que la marque flexionnelle du présent (l'alternance vocalique [ie] et le suffixe [r]) contredit. Il s'agit donc bien d'un emploi de *geta* en tant que quasi-auxiliaire, ce qui pourrait indiquer le début d'un processus de grammaticalisation dès le IX<sup>ème</sup> siècle. Le verbe est employé ici au sens de « can » à la forme transitive suivi de l'adverbe de négation *ekki*, ce qui indique que le sujet *hann* est dans l'incapacité d'agir sur le patient *jungfrú*. Le second exemple présente un emploi de *geta* au sens de « manage » : le référent du sujet *Vagn* est parvenu à tuer le patient *hánun*. L'observation des acceptions du verbe en anglais contemporain et en vieux-norrois permet de dégager un premier rapprochement sémantique : *get to* sous sa forme modale est déjà défini avec le sens de « parvenir à ses fins » malgré des éléments susceptibles d'empêcher le succès de l'entreprise exprimé par « manage » en vieux-norrois, ce qui indique une certaine stabilité sémantique, et fournit un point de départ à l'étude. Afin de comprendre les événements à l'origine des changements survenus dans l'évolution de *geta*, il est nécessaire d'examiner les acceptions qui en composent le sens. L'observation de l'étymologie du verbe a montré un point commun entre son sens initial et contemporain : l'acception « manage ». La stabilité de ce sens dans l'histoire de *geta* indique-t-elle qu'elle serait à l'origine des acceptions développées ultérieurement ? On peut en tout cas supposer que les acceptions initiales « can » et « manage » fournissent une base au développement de nouveaux sens, en vieux-norrois du moins. Mais qu'en est-il du développement sémantique de *geta* en vieil-anglais ?

En anglais contemporain, la forme modale *get to* a le sens de « secure an opportunity, manage or be permitted » (s.v. O.E.D « get », v., 28.b). Cette acception apparaît dès 1425 et se maintient en anglais moderne, puis en anglais contemporain. Les changements qui ont abouti à

<sup>15</sup> First.Emily Lethbridge (ed.) 2012, 'Bjarni byskup Kolbeinsson, Jónsvíkingadrápa 42' in Diana Whaley (ed.), Poetry from the Kings' Sagas 1: From Mythical Times to c. 1035. Skaldic Poetry of the Scandinavian Middle Ages 1. Brepols, Turnhout, p. 995.



cette forme sont donc antérieurs à cette période, et sont vraisemblablement survenus en moyen-anglais. De grands bouleversements sont survenus durant cette période, qui pourraient avoir influencé l'évolution du verbe, notamment l'invasion normande. Il serait donc intéressant d'observer le comportement du verbe au travers de ces différents sens.

9. Erm I'd like to see Eddie cos I didn't get to see him this time or last time.

I would like to see Eddie, because I could not see him this time nor last time.

(B.N.C, 1996)

L'exemple ci-dessus illustre l'ambivalence de la polysémie du verbe en anglais contemporain. Dans cette situation, *get to* peut signifier aussi bien une incapacité due à des contraintes extérieures, ou une interdiction par autrui. Une analyse par substitution permet de le vérifier :

10. I didn't get the permission to see him this time or last time.

11. I didn't manage to see him this time or last time.

12. I didn't have an opportunity to see him this time or last time.

Il apparaît que toutes les substitutions effectuées sont grammaticales, les polysèmes « manage », « secure » et « be permitted » ne s'excluent donc pas mutuellement. Cette compatibilité des différentes acceptions du verbe suggère un phénomène de persistance sémantique au cours du temps. Il s'agira alors de déterminer une chronologie des développements sémantiques du verbe, afin de vérifier cette hypothèse. Le verbe est attesté en 1400 sous la forme *getten*, signifiant alors « To make (sth.), produce, create; accomplish (an errand); to cause or permit (sth.). » (s.v. M.E.D « get », v., 8. a.b.). On observe ici les traces de deux formes de *get* présentes en anglais contemporain : une forme causative et une forme modale permissive.

13. Abideth a litell, and I schal gete 3ow to haue more.

Wait a little, and I shall get you to wait more

(c1430(a1410) Love Mirror (Brsn e.9))

Cet exemple, daté de 1430, illustre la modalité permissive radicale exprimée par le verbe : le référent du sujet *I* autorise un bénéficiaire, il pose néanmoins la condition de cette permission par la forme impérative du verbe *attendre* : « abideth ». Le sujet a donc une autorité sur les actions futures du bénéficiaire. On observe un inversement des rôles thématiques du moyen-anglais à l'anglais contemporain : si en moyen-anglais le sujet du verbe exerce l'autorité, c'est en anglais contemporain le bénéficiaire qui en dispose, le verbe *get* signifiant « to be permitted » (s.v. O.E.D, « get », v., 28.b.). Le sujet du verbe en moyen-anglais est donc la source conceptuelle de la modalité radicale, tandis que ce statut revient à l'objet du verbe en anglais contemporain. Cet exemple illustre également une occurrence morphosyntaxique singulière du verbe, où il a le comportement syntaxique d'un verbe suivi d'un infinitif, avec une séparation morphosyntaxique entre *get* et *to* infinitif.

En 1330, le verbe a le sens « to be successful » (s.v. M.E.D « getten », v.2, 5. a.b.), tel qu'illustré dans l'exemple suivant :

14. The more distant troops could not get to be there at the time.

(s.v. O.E.D « get », v. 28. B.; 1770 tr. C. H. Manstein Mem. Russia 211)

Dans l'hypothèse où *get to* dans le sens de « manage » était couramment employé en vieil-anglais autant qu'en vieux-norrois, il est possible que l'acception « to be successful » se soit développée à partir d'une métaphore spatiale du verbe, que l'on trouve attestée dès 1393, dans l'hypothèse où cette acception n'est apparue que tardivement sous forme manuscrite. Le sens spatial de *getten* est défini comme suit :

« To go, move; ~ awei, get away, escape; ~ in, enter; ~ nere, come near; ~ out, get out, escape; ~ out of, go away from; ~ over the se, go across the sea; fig. ~ to, attain to (bliss); ~ up, sit up, rise; refl. get oneself up (into a tree); ~ upon height, stand up; (b) to reach (a place), arrive at. »

(s.v. M.E.D « getten » v. 2, 4.a.)

L'effet de sens « manage » de *get to* a donc pu se développer à partir de l'inférence SPATIAL > SUBJECTIF, de sorte que l'acception « reach a place » soit devenue « reach a goal » et donc

*manage* > *succeed*. La définition disponible dans l'O.E.D rend plus visible encore ce développement : « to gain, reach (a place), or arrive at (a place). Formerly frequent, now rare. » (s.v. O.E.D « get » v. 2, 27.) L'exemple suivant illustre cette évolution :

15. In batail sua he suld be sette, þat he awai suld neuer gette.

In combat so he should be set, that he away should never get.

He was beset in combat, so that he never got away.

(s.v. M.E.D « getten », v.2 , a1400(a1325) Cursor (Vsp A.3))

Dans l'hypothèse où *get to* était moins employé avec cette acception, on peut imaginer qu'un grand bouleversement politique, social et linguistique puisse être à l'origine d'une résurgence d'un emploi qui semble être devenu moins fréquent au regard des attestations disponibles.

### 3.1.2 De *getten* en moyen-anglais à *geta* en vieil-anglais :

La période qui recouvre le vieil-anglais tardif et le moyen-anglais précoce est particulièrement délicate à traiter dans le cadre d'une analyse sémantique. L'influence linguistique normande est différente de celle des scandinaves, car les deux communautés linguistiques n'ont pas eu le même type de contact avec la population anglo-saxonne de l'île. Les Scandinaves avaient un statut supposément égal à celui des Anglo-Saxons, tandis que les Normands étaient de haute naissance et donc en position dominante. Cette situation a néanmoins pu renforcer les relations préalablement établies entre les occupants scandinaves et la population anglo-saxonne, dans un effort d'union contre les troupes normandes. L'arrivée d'un nouveau peuple conquérant, au code linguistique différent de ceux en cours en Angleterre, a sans doute permis d'ancrer les changements linguistiques apparus ou en cours d'apparition durant la cohabitation entre Danois et Anglo-Saxons. Cet ancrage apparaît dans la morphologie du verbe en vieil-anglais, qui reste identique à celle d'origine scandinave. Comme il est mentionné dans un précédent paragraphe, le verbe est attesté dès 1425 sous la forme *getten*, avec le sens « secure an opportunity » (s.v O.E.D « get », v. 28.b.).

Le verbe *geta* est attesté en 1250 avec le sens de « secure, gather, bring in » (s.v. O.E.D « get », v., 2.a.), sens qui n'est pas attesté en vieux-norrois, et dont l'origine est donc vraisemblablement anglo-saxonne. Cependant, cet effet de sens présente un caractère hautement spécifique et donc une fréquence peu élevée. Il est peu probable qu'un développement sémantique tel que « secure en opportunity » en soit dérivé, les liens sémantiques étant plus que lâches entre ces deux acceptions. Il semble donc que le sens moderne du verbe soit dérivé d'une autre source sémantique. Le développement du polysème « secure » est sans doute spécifique au vieil-anglais, puisque ce sens n'est pas inhérent à *geta* en vieux-norrois. Quels processus ont pu aboutir à un tel développement ?

### 3.1.3 *Geta*, du vieux-norrois au vieil-anglais :

L'étymologie de *geta* en vieux-norrois ne montre aucune trace d'un sens du verbe proche de « secure an opportunity », la conclusion qui s'en suit est donc que ce sens ne provient pas du vieux-norrois, mais que son développement est postérieur à l'emprunt du verbe *geta* en vieil-anglais. Le sens initial du verbe en vieux-norrois comprend trois polysèmes : « can », « manage », et « permit ». Pour comprendre les liens de sens tissés entre ces acceptions et « secure an opportunity », il est nécessaire de comprendre leur structure sémantique. « Can », « manage » et « permit » expriment une modalité de capacité ou de permission, ce que « secure » n'exprime pas, *a priori*. Ce caractère modal permet de formuler une hypothèse quant à l'évolution sémantique qui a abouti à l'acception « secure an opportunity ». La modalité de capacité ou de permission se caractérise par la présence ou l'absence d'entrave à la réalisation d'un but fixé par un sujet :

« Ability/capacity. This is usually construed in terms of absence of barriers to or constraints on events and states of affairs » (Traugott, Dasher, 2002: 107)

Alors que « can », et « permit » impliquent la levée de ces contraintes, « secure » indique qu'elles sont encore présentes, mais sans effet. Si *geta* dans les sens de « manage » et « can » implique la réalisation d'un but fixé par un sujet en surmontant les obstacles qui l'en séparent, le verbe au sens de « secure » implique que le sujet est protégé des possibles contraintes extérieures qui pourraient lui nuire. En ce sens, les acceptions « secure » et « manage » sont proches : il s'agit moins de lever les obstacles que de les contourner. Le développement du sens « secure » peut provenir de l'inférence suggérée inhérente au lexème « manage » : surmonter les obstacles par évitement c'est se protéger d'un échec éventuel. Cette hypothèse est confortée par le déploiement du sens « be successful » de *get* à dater de 1390 : ce qui caractérise le succès, c'est bien l'absence d'obstacles entre le sujet et le but qu'il souhaite atteindre. L'acception « secure an opportunity » se distingue néanmoins de « can » et « manage » sur un plan syntaxique. En effet si le verbe « manage » admet des compléments d'objet verbaux, de même que « can » ou « be able » dans certains cas, le verbe « secure » n'admet, lui, que des compléments d'objets nominaux. Cette différence permet d'observer une régularité dans le

mode de fonctionnement des effets de sens étymologiques de *geta*, visiblement absente dans le cas de « secure an opportunity ». Ce pourrait-être l'indice d'une origine exogène au vieux-norrois, et/ou d'une réactualisation sémantique du verbe.

On observe d'importantes mutations orthographiques après 1100, notamment attestées dans la *Chronique de Peterborough*, également connue sous le nom d'*Ormulum*. Rédigé en 1200 par le moine Ormin, le manuscrit contient une attestation de *geta* au sens anglo-saxon de « obtain, procure » (s.v. O.E.D « get » v., 1.a.), tel que dans l'exemple suivant :

16. A33 alls he mare. & mare get a33 lisste himm affterr mare.

Always as he more and more get always desire he after more.

As he gets more and more /he desires for more and more.<sup>16</sup>

(?c1200 Ormulum (Burchfield transcript) l. 10219)

Il est plus probable que l'effet de sens moderne « secure an opportunity » soit issu de cette acception, qui ne proviendrait donc pas du vieux-norrois, mais du vieil-anglais. Cette hypothèse est renforcée par le développement d'un effet de sens de *get to* à la même période :

« With noun of action as object: to succeed in doing, obtain opportunity to do (what the noun implies). Also to get (a) sight of, to get a glance of, to get a glimpse of, to get a peep of; to get (a) hold of (on, upon), to get possession of, etc.» (s.v. O.E.D, « get », v., 2.b.)

Cette acception est attestée dès 1390, et s'il ne s'agit pas dans ce cas d'une forme modale, la formulation « obtain opportunity to do » illustre bien l'inférence sous-jacente au sens « secure an opportunity », et étaye l'hypothèse d'une dérivation du sens « obtain, procure » attesté dans la *Chronique de Peterborough*. L'effet de sens aurait donc pu être intégré à la signification du verbe sur la base d'une méprise orthographique, ce qui explique son isolement sémantique par rapport aux autres acceptions de *geta*.

---

<sup>16</sup> Traduction de S. Gatelais

### 3.2 Résultats :

L'analyse montre une certaine stabilité sémantique de *geta* avec l'effet de sens « permet », qui apparaît en vieux-norrois et persiste jusqu'en anglais contemporain. La forme modale de *geta* présente une évolution sémantique particulière, puisqu'il s'agit d'un emprunt ; il faut donc prendre en compte les bouleversements linguistiques et sociaux qui en sont la cause. La disparition des effets de sens « can » et « be able » se fait à brève échéance. Cette disparition est d'autant plus intrigante que « manage » persiste encore aujourd'hui. Pourquoi alors cette acception ne s'est-elle pas développée comme les autres ?

Cette situation pourrait s'expliquer par le caractère exogène de *geta* : le vieil-anglais et le vieux-norrois appartiennent toutes deux à la branche germanique de la famille Indo-Européenne, quand bien même elles se subdivisent en différentes familles : la branche ouest-germanique dans le cas de l'anglais, et nord-germanique dans le cas du vieux-norrois et de toutes les langues scandinaves. Il y a donc de fortes probabilités que des cognats existent entre les deux langues : c'est le cas de *geta* en vieux-norrois et de *(be)gietan* en vieil-anglais. Si *(be)gietan* ne porte pas la valeur modale qu'a *geta* en vieux-norrois, le vieil-anglais disposait de deux verbes porteurs d'une valeur modale de capacité/permission : *cunnan* « to know, be able, know how » et *magan* « be able » (s.v. E.O.W « magan », « cunnan »). Dans l'hypothèse d'une inter-compréhensibilité relative entre les locuteurs scandinaves et anglo-saxons, il est possible que certaines unités telles que *cunnan* ou *magan* soient apparues comme transparentes, et n'aient donc pas nécessité d'emprunt. Les locuteurs scandinaves avaient en effet à leur disposition le cognat de *cunnan*, *kunna*, qui recouvrait également le sens de *magan* :

« KUNNA, pres. (in pret. form) kann, kannt (kanntú), [...] [Ulf. kunnan = GREEK, GREEK; A. S. and Hel. cunnan; O. H. G. kunnan; in these old languages, the two senses of *knowing how to do* and *being able to do* are expressed by the same form, and this remains in Dan. *kunde*, Swed. *kunna*; in others, a distinction is made: Old Engl. and Scot. *ken*, *know* and *can*; Germ. *kennen* and *können*.]» (s.v. Vigfússon & Cleasby « kunna », v.14).

Cette hypothèse pourrait expliquer que des trois acceptions, seules « manage » et « permet » se soient réellement développées en anglais. De plus, l'effet de sens « manage » recouvre

également « be able to », ce qui aurait pu précipiter la disparition de cette dernière acception, devenue superflue.

Si l'on retrouve les effets de sens « manage » et « permit » jusqu'en anglais contemporain, ils n'apparaissent pas simultanément dans la langue. Le polysème « manage » n'est attesté qu'à partir de 1425 environ en anglais. Le verbe *geta* est attesté en vieux-norrois avec les trois acceptions, on peut donc présumer qu'elles sont entrées simultanément en vieil-anglais. Comme il est mentionné plus haut, « can » n'a pas fait l'objet d'un développement sémantique car il était d'ores et déjà présent en vieil-anglais. Comment expliquer que l'acception « to be able, to manage » empruntée au même moment que les deux autres, se soit pleinement développée 200 ans après son entrée dans la langue ? Une analyse polysémique dans le cadre du modèle prototypique pourrait éclaircir cette question. On trouve dans le dictionnaire de vieil islandais élaboré par Vigfússon et Cleasby (1847) la définition suivante pour une forme modale de *geta* :

« absol. In old writers get seems never to occur in the sense of to be able, but only periphrastically [...]; but in modern/modal. usage *geta* has almost displaced the old verb *kunna* in this sense »  
(Old Icelandic Dictionary, « geta », v. 2.)

Il est possible que l'emploi de *geta* au sens de « manage » ait été moins fréquent en vieil-anglais, car alors l'unité était nouvellement entrée dans la langue et les locuteurs anglo-saxons se l'étaient tout juste appropriée. Dans l'hypothèse où le verbe était employé comme un emprunt encore récent, on peut imaginer que les locuteurs ont privilégié le nouveau sens en déploiement aux sens initiaux.

Le changement linguistique est souvent déclenché par une multitude de facteurs. On peut donc formuler deux hypothèses : l'une privilégie une cause externe à la langue, la seconde fait intervenir des causes linguistiques et extralinguistiques.

Les attestations de « manage » témoignent d'un regain de fréquence à dater de 1425 selon l'O.E.D, ce qui peut signifier que ce sens était suffisamment ancré dans le parler quotidien des locuteurs pour justifier un emploi écrit ; la cause de ce changement semble donc antérieure à cette date. L'histoire de l'Angleterre est jalonnée de conflits dynastiques, de conquêtes et d'invasions, ce qui permet de formuler plusieurs hypothèses quant à la cause de la résurgence de « manage » parmi les acceptions de *geta*. En présumant que la cause de ce bouleversement soit antérieure à 1425 et postérieure à 1300 (on peut supposer qu'un sens émergent devienne



encodé dans la langue en cent ans, puis suffisamment fréquent pour être employé par écrit), le champ de recherche se situerait entre 1300 et 1400. Deux conflits majeurs surviennent durant cette période : d'une part un conflit dynastique entre les familles Plantagenêt et Valois, plus connu sous le nom de *Guerre de Cent Ans* ; d'autre part, les guerres pour l'indépendance écossaise, de 1296 à 1328, puis de 1332 à 1357. De plus, l'influence linguistique normande commence à s'affaiblir et cède du terrain à l'anglais, qui redevient progressivement la langue de pouvoir. Il est plus vraisemblable que les conflits entre l'Écosse et l'Angleterre aient été la cause d'un bouleversement linguistique avec une résurgence de l'héritage scandinave : l'Écosse et la région de l'Angleterre correspondant à l'ancien *Danelaw* étant limitrophes, des emplois par ailleurs archaïques auraient pu subsister dans le *Danelaw* et être diffusés par les soldats anglais venus défendre les frontières de 1314 à 1328. On sait de plus que les locuteurs écossais ont eux aussi subi une influence linguistique scandinave :

« Also, whereas there exists an appreciable number of Scots adoptions from French and Low Dutch which are not found in other English dialects, not even in Northern ME, there exist practically no Scots borrowings from Scandinavian which are not also Northern ME. »

(Aitken, 1954 : 8)

Dans l'hypothèse fragile où les guerres d'indépendance écossaises seraient effectivement à l'origine de la résurgence du sens de « manage », la recherche devrait montrer des traces du sens étymologique de *geta* dans la langue des soldats écossais ayant combattu dans ces conflits, c'est-à-dire le scots. Le *Dictionary of Scots Language* montre effectivement un emploi de *get to* (suivi d'un gérondif ou d'un participe passé), dont le sens est dérivé du vieux-norrois :

«To be allowed, to manage (gen. to go somewhere) [...] to be allowed, to be able (to do), to find an opportunity for (doing something) » (s.v. D.S.L “get”, v. 5.1.2).

L'exemple suivant illustre cet emploi:

17. Probably I'll scarce get writing, the Assembly will sit so late.

Il serait possible de substituer *manage* à *get to* dans le cas présent, ce qui suggère que ce sens était en effet présent en Scots dans ce type d'emplois. Le DSL apporte plus de précisions pour cette dernière acception :

« O.Sc. has *get*, a.1350, *gete*, with lengthened vowel, a.1400. For the construction with the *pa.p.* under 5. (2), cf. O.N. *geta* + *pa.p.* in the same sense ».

Les sens étymologiques de *geta* sont donc attestés en Scots, à la période où aurait eu lieu le contact linguistique entre les populations d'Écosse et d'Angleterre. Un contact des aires dialectales du nord avec le reste de l'Angleterre pourrait donc hypothétiquement être à l'origine de la résurgence du polysème « manage ». Mais un phénomène de contact seul ne suffit pas à propager un emploi à toute une population, et il aurait également fallu une influence linguistique propice à cette diffusion. De plus, les peuples d'Écosse ayant également été en situation de contact avec les Scandinaves, il n'est pas surprenant de constater la présence simultanée de *geta* en anglais et en scots.

Toujours dans l'hypothèse que le facteur déclencheur de cette résurgence sémantique soit bien un contact dû aux guerres d'indépendance écossaises, il est possible que la nouvelle génération de locuteurs anglo-saxons ayant de plus un héritage scandinave ou normand, ait été plus encline à produire des formes linguistiques innovantes, et soit à l'origine du déploiement et de la diffusion d'un sens ancien réactualisé.

Le statut politique de la langue anglaise durant la période du vieil-anglais tardif a également pu faciliter une modification des normes langagières. Si, comme le pense Tristram (2004), l'élite théocratique a bien tenté un effort de standardisation des dialectes du vieil-anglais, cela implique une grande instabilité des normes linguistiques appliquées dans les différentes aires dialectales de l'Angleterre durant cette période. Les occupations danoises, puis normandes auront renforcé cette instabilité, créant les conditions idéales pour une évolution accélérée et profonde du vieil-anglais. Ces changements apparaissent nettement en moyen-anglais, où l'on observe une simplification morphosyntaxique avec la perte du lourd marquage flexionnel inhérent aux dialectes du vieil-anglais :

« The earliest Middle English texts give evidence of a great typological change with apparent suddenness appeared the drift away from syntheticity to analycity. All Germanic languages are subject to this drift, but here it appeared with particular strength. The general pattern of the accelerated typological drift in the early Middle English period was as follows: English was well ahead of all other Middle English dialects in the spread of analycity and of other linguistic innovations. » (2004 : 90)

On peut supposer que l'importance des contacts langagiers entre les dialectes du vieil-anglais et le vieux-norrois ainsi que le vieux français, ont eu un impact durable, qui a joué le rôle de catalyseur dans l'évolution de la langue. Ces conséquences seraient devenues visibles après le règne de Cnut, avec une modification profonde des standards de la langue écrite telle que celle décrite par Tristram.

La seconde hypothèse que l'on peut formuler laisse une plus grande place à une causalité linguistique, tout en prenant en compte les phénomènes d'interactions langagières. En effet en analysant les changements observés dans le cadre de la théorie des inférences suggérées, il est possible de dégager une tendance évolutive du verbe du spatial à l'intersubjectif.

Des sens étymologiques de *geta*, il ne semble subsister que les effets « manage » et « be permitted » en anglais contemporain. Il apparaît en effet que le développement de « secure an opportunity » est interne au système du vieil-anglais et que cet effet de sens est de plus spécialisé, et donc rare ; il faut par conséquent l'écarter de l'étude. Le hiatus apparent dans l'attestation de l'effet de sens « manage » est peut-être imputable à son usure sémantique, et à une baisse de fréquence subséquente. Rien ne confirme pourtant sa disparition pure et simple. Il est donc possible que la résurgence de son emploi provienne non pas d'une réactualisation du sens mais d'un sens nouveau. Dans l'hypothèse d'une évolution de *getten* du SPATIAL au SUBJECTIF telle que « reach a place » a progressivement signifié « reach a goal » par inférence, il est envisageable que l'inférence *manage* = *succeed* ait donné lieu à une interprétation subjective du verbe. D'un plan purement spatial où le référent du sujet évite des obstacles physiques sur la voie du lieu de son arrivée, le sens évolue vers une dimension plus subjective, où les obstacles sont métaphoriques. La réémergence de l'effet de sens « manage » serait alors imputable à une réactualisation sémantique, provoquée par l'interaction langagière et les processus inhérents au système.

## 4. Discussion des résultats et implications :

### *Introduction :*

Ce chapitre sera dévolu à la discussion des différents points qui ont été amorcés dans la partie précédente. Nous nous interrogerons notamment sur l'hypothèse d'une grammaticalisation de *geta*, et sur la modalité de capacité et de permission, sa portée et ses implications.

Cette partie s'articulera autour de deux axes : une discussion des hypothèses relatives aux causes internes du changement linguistique dans le cas de *geta*, puis une discussion et une mise en perspective des résultats de l'analyse menée dans la partie précédente.

Il sera dans un premier temps question des caractéristiques du phénomène de grammaticalisation, et de la nature atypique de *geta* dans ce domaine.

### 4.1 : Causes linguistiques du changement :

#### *4.1.1 Get to, une unité issue d'un phénomène de grammaticalisation ?*

Le phénomène de grammaticalisation a d'abord été décrit par Antoine Meillet (1912) comme la transition d'une unité dans le système linguistique d'une catégorie lexicale à une catégorie grammaticale. Si l'évolution de *geta* présente certaines caractéristiques de la grammaticalisation, elle en montre également des traits atypiques. L'analyse d'un tel phénomène est complexe dans le cas de *geta*, il est en effet difficile de déterminer les limites de la grammaticalisation : s'agit-il d'un processus majoritairement morphosyntaxique ? Peut-on parler de grammaticalisation sémantique ? Cette notion présente des frontières relativement floues, ce qui complique singulièrement l'analyse d'une unité telle que *geta*, dont l'observation fournit des informations *a priori* contradictoires.

L'hypothèse d'une grammaticalisation de *geta* après son assimilation au vieil-anglais

est apparue alors que la recherche des anciens sens du verbe avait permis de dégager une évolution d'un verbe plein qu'était *getten* au sens de « obtain, procure », à un verbe à sens modal tel qu'employé pour signifier « be able » ou « be permitted ». Les liens sémantiques entre le sens de « obtain » et les sens étymologiques « manage, can, be able » de *geta* semblent cependant très lâches, et appellent à la formulation d'une autre hypothèse. Peut-être le sens de « secure an opportunity » développé en moyen-anglais est-il issu d'une méprise des locuteurs entre *geta* et un cognat anglo-saxon du vieil-anglais tel que *(be)gietan*. La singularité du contact langagier occasionné par les conquêtes scandinaves en Angleterre suggère également une grammaticalisation. Selon Tristram un contact de grande ampleur conduit plus souvent à des modifications grammaticales que lexicales :

« Cross-language contact linguistics research has shown that bottom-up language shift of large population groups is likely to produce grammatical (and phonological) contact phenomena in the target language rather than lexical ones. » (2004 : 88)

La présence danoise sur le territoire du *Danelaw* de 876 à 1066 fut importante, bien qu'intermittente, entraînant une cohabitation entre Anglo-Saxons et Scandinaves et l'apparition de dialectes anglo-scandinaves dans cette zone géographique. La nature de ce contact linguistique en fait un terrain propice aux emprunts linguistiques d'une part, et à des modifications grammaticales d'autre part. Il serait intéressant d'examiner les différents marqueurs d'une grammaticalisation, afin de déterminer si *get to* est une unité grammaticalisée, et dans quelle mesure le cas échéant. Nous procéderons donc à une analyse de l'évolution de *geta* en comparaison avec les différentes caractéristiques du processus de grammaticalisation, ce qui permettra d'établir la pertinence de l'hypothèse. Nous considérerons la grammaticalisation comme un processus décomposable, avec dans un premier temps une réanalyse, c'est-à-dire une « réinterprétation conduisant à une recatégorisation » (Detges 2003 : 58), puis une extension à d'autres emplois par analogie. L'évolution diachronique de *geta* présente un caractère particulier : c'est d'une part un emprunt externe, ce qui constitue déjà une cause de bouleversement important du système de la langue cible ; d'autre part cette unité présente des caractéristiques typiques de la grammaticalisation. Il faut donc mettre en place des tests afin d'établir la pertinence de cette hypothèse. D'un point de vue théorique, le terme de « grammaticalisation » présente une imprécision relative quant aux phénomènes qu'elle recouvre, si bien que le terme a pu être utilisé à outrance : les unités dont l'évolution tend vers plus de grammaticalité sont le plus souvent reconnues comme étant grammaticalisées, or il

s'agit d'un phénomène plus complexe (Prévost, 2003). Il apparaît d'autant plus important de mettre en place un test rigoureux qui permette d'étayer ou d'invalider l'hypothèse d'une grammaticalisation.

Ce phénomène fut nommé et défini par Meillet (1912) comme « le passage d'un mot autonome au rôle d'élément grammatical », puis repensé comme une transition vers un élément plus grammatical, que l'unité de départ soit lexicale ou grammaticale. La grammaticalisation est conçue comme un processus de réanalyse puis d'extension analogique, dont les mécanismes sont la métonymie ou la métaphorisation, tel que cela est mentionné dans la première partie de cette étude. Les processus à l'œuvre dans le phénomène de grammaticalisation sont discutés, et le statut de la réanalyse est un sujet de désaccord notoire dans la recherche sur le changement linguistique. Comme il a été mentionné dans la première partie de ce travail, certains chercheurs considèrent la réanalyse comme un phénomène à part entière, qui n'a pas systématiquement sa place dans la grammaticalisation (Marchello-Nizia, 2009 : 80), pour d'autres, il s'agit d'un processus à la base du changement linguistique et dont la grammaticalisation est une sous-catégorie (Peyraube, 2002 : 48). Si ce phénomène a été largement décrit, son rôle dans la grammaticalisation est encore discuté. Langacker le définit comme un changement structurel sans manifestation de surface :

« I will define « reanalysis » as change in the structure of an expression or class of expressions that does not involve any immediate or intrinsic modification of its surface manifestation. Reanalysis may lead to changes at the surface level [...] but these surface changes can be viewed as the natural and expected result of functionally prior modifications in rules and underlying representations. » (1977 : 58)

Si une réanalyse ne signale pas systématiquement un début de grammaticalisation, on la retrouve dans de nombreux cas. Quels sont donc les signes qui suggèrent un phénomène de grammaticalisation dans le cas de *geta* ? Dès le moyen-anglais, l'interprétation modale dépend de la postposition du morphème de l'infinitif *to*, et d'une forme infinitive au verbe. D'un point de vue morphosyntaxique, on observe une fixation de la position, avec une perte de la morphosyntaxe d'un verbe à particule tel que dans l'exemple ci-dessous :

18. Then get they to be chaplines, to honorable, & noble personages.

Then they get to be chaplins, to honourable and noble people.

(s.v. M.E.D "getten" 1583 P. Stubbes *Second Pt. Anat. Abuses* sig. L3<sup>v</sup>)

Une réduction de la morphologie flexionnelle du verbe, de *geta* jusqu'à *getten to*, puis *get to* va dans le sens d'une grammaticalisation du verbe, puisqu'il semble évoluer vers une valeur plus modale en vieil-anglais. L'évolution sémantique du verbe, le développement de « manage, be permitted » en 1425, suggère *a priori* une grammaticalisation ; de même le phénomène de coalescence sémantique du verbe, associé à un figement de la position vont dans le sens de cette hypothèse.

Afin de déterminer la nature du changement qui a abouti à la forme moderne de *geta*, il nous faut examiner ses caractéristiques en comparaison avec les mécanismes inhérents au processus de grammaticalisation. L'étude se base sur le postulat que ce processus est décomposable en deux principaux mécanismes : une réanalyse suivie d'une extension analogique. Si donc l'évolution de *geta* s'apparente à une réanalyse étendue à de nouveaux emplois avec un gain de grammaticalité, on pourra conclure à une grammaticalisation de cette unité. Si tel n'est pas le cas, l'enjeu sera alors de déterminer quel pourrait-être le type de changement en cause.

La réanalyse est un processus impliquant cinq principaux stades : la recatégorisation, la décatégorisation, une perte de liberté, un affaiblissement sémantique (ou « semantic bleaching ») et un déplacement du sens de l'unité. On observe trois de ces phénomènes dans l'évolution de *geta*. Le verbe ne fait pas l'objet d'une transition catégorielle à proprement parler, puisque qu'il n'est pas considéré comme un auxiliaire ou comme un verbe modal en vieux-norrois. La décatégorisation implique la perte du marquage flexionnel de catégorie ainsi que des « privilèges syntaxiques de catégories majeures » (Prévost 2003). Si l'on observe bien une réduction de la morphologie flexionnelle de *geta*, c'est également le cas de presque tous les verbes en moyen-anglais, il n'y a donc pas décatégorisation à proprement parler.

Le vieux-norrois était par ailleurs une langue à la morphologie flexionnelle lourde, comme en témoignent les grammaires de l'islandais ou du féroïen contemporain. La morphologie flexionnelle du verbe s'est donc simplifiée graduellement jusqu'à ne laisser que peu de formes en anglais contemporain : *get*, la forme du présent simple, *got*, la forme du passé phonologiquement similaire au vieux-norrois *gát* prononcée /'got/ (s.v. Vigfússon & Cleasby « geta ») et *gotten*, la forme du prétérit issue d'une assimilation de traits du vieil-anglais (le suffixe *-en* marqueur du participe passé) et du vieux-norrois. La forme infinitive *geta* perd le marqueur infinitif scandinave *-a* pour adopter celui du vieil-anglais *-en* à partir du moyen-anglais, avec reduplication consonantique (*getten* et non pas *geten*).

À ses origines, le verbe a un sens modal de capacité/permission, ainsi qu'un statut morphosyntaxique de quasi-auxiliaire tel que dans les exemples ci-dessous :

19. Getr thú kom ?

Get you come ?

Do you get to come ?

20. Eg gietr það ekki.

I get that not.

I cannot.

(s.v. O.I.D. 1847 « geta », v. 2.)

En vieil-anglais, le verbe perd son statut de quasi-auxiliaire. En moyen-anglais, *geta* au sens de « manage » a certes un sens modal, mais perd ses « privilèges syntaxiques » (Prévost 2003) puisqu'il n'est plus employé en position d'auxiliaire. Le sens permissif étymologique du verbe est conservé, avec pour seule modification une inversion des arguments thématiques : signifiant initialement « to permit », le verbe évolue vers un effet de sens « be permitted » dès 1425 (s.v. O.E.D « get », v. 28.b.). La position syntaxique semble elle aussi être conservée, telle que dans l'exemple ci-dessous :

21. " I get to? " Almost too stunned. " I get to run these engines?"

(BNC, 1996)

Les vestiges syntaxiques des origines scandinaves de *geta* apparaissent pleinement dans son emploi intransitif. Une substitution permettra de confirmer l'hypothèse du maintien de la position syntaxique de *geta* dans son sens permissif :

22. ? « I can? » Almost too stunned. « I can run these engines? »

Si cet emploi n'est pas en soi agrammatical, il est néanmoins peu fréquent, voire rare en anglais contemporain. Ainsi, s'il est toujours employé dans cette position, le locuteur perçoit qu'il ne s'agit pas là d'une position syntaxique habituelle, ou du moins conventionnelle. Si *geta* avec un sens permissif est toujours employé dans une position de quasi-auxiliaire, le verbe dans sa forme modale a globalement perdu ce statut, ce qui constitue un nouvel argument en défaveur



de l'hypothèse d'une grammaticalisation.

Si l'évolution de *geta* ne présente donc ni recatégorisation, ni décatégorisation, on observe bien une fixation de sa position syntaxique accompagnée d'un phénomène de coalescence. En effet, en moyen-anglais, l'interprétation modale de *get* n'est possible qu'en association avec un verbe à l'infinitif en *to*, il y a donc un phénomène de coalescence sémantique d'une part, et morphosyntaxique d'autre part, puisque *get to* ne peut plus être employé avec un sens modal de capacité / permission si les unités *get* et *to* sont morphologiquement séparées. On peut également observer un phénomène de désémentisation avec un affaiblissement du sens modal et la perte du sens « could », initialement inhérent au verbe. De même, l'évolution du verbe montre un déplacement sémantique dans l'évolution de « manage » vers « succeed » schématisée telle que : SPATIAL>SUBJECTIF. On constate donc bien une modification de la structure du verbe sur les plans de la sémantique ainsi que de la morphosyntaxe sans manifestation de surface.

La forme contemporaine *get to* pourrait donc être issue d'une réanalyse, et l'hypothèse d'une grammaticalisation semble pouvoir être écartée. Il conviendra alors de mettre en place un test afin de vérifier cette hypothèse. Ce test nécessite néanmoins le rappel de quelques éléments concernant l'évolution de *geta* : le verbe avait initialement trois principales acceptions (« can », « manage, be able » et « permit »), puis, à la suite de contacts entre Anglo-Saxons et Scandinaves, suivis de bouleversements socio-politiques de grande ampleur, ce verbe a été transféré d'une langue source, le vieux-norrois, à une langue cible, le vieil-anglais. On observe une réactualisation apparente de certains des anciens sens étymologiques de *geta* (tel que son sens permissif, ainsi que l'effet de sens « manage »), qui pourrait être l'émergence d'un nouvel effet de sens du verbe. Il apparaît donc nécessaire de séparer ces polysèmes dans l'étude, puisqu'ils ne sont pas issus les uns des autres au sens étymologique.

La grammaticalisation présente deux principaux traits définitoires : 1) l'évolution de l'unité s'effectue vers une catégorie cible plus grammaticale que la catégorie source, et 2) à la différence de la réanalyse, cette évolution est irréversible : Peyraube (2002 : 48) la définit comme « un processus dynamique, historique et unidirectionnel ». Il nous faut donc rechercher une évolution vers une unité plus grammaticale dans l'évolution du verbe, et s'assurer de son caractère unidirectionnel.

Or, la situation est ici plus compliquée qu'elle n'y paraît, *geta* étant un emprunt, et ses développements sémantiques étant donc non seulement ceux du vieux-norrois en vieil-anglais, mais aussi ceux du vieil-anglais proprement dit. Examinons dans un premier temps l'évolution

des sens étymologiques de *geta* : « can », « manage, be able » et « permit ». Ces sens expriment chacun une modalité de capacité ou de permission. D'un point de vue morphosyntaxique, le verbe était employé de la même manière qu'un quasi-auxiliaire, ce qui en faisait pratiquement un auxiliaire modal, n'eût été sa lourde morphologie flexionnelle. Si l'on observe une résurgence apparente de ces sens au XIII<sup>ème</sup> siècle, le verbe a bel et bien perdu ses privilèges syntaxiques, et son sens premier n'est plus modal, il ne répond pas aux critères d'une unité grammaticalisée. En revanche, le sens étymologique permissif du verbe est conservé dans l'acception « be permitted to », et ne perd ni ne gagne en grammaticalité. En vieil-anglais, *geta* avec le sens de « obtain, procure » a le statut d'un verbe plein, ce qu'il demeure aux états de langue ultérieurs de l'anglais, il n'y a donc pas, là non plus, de grammaticalisation. On peut donc conclure de ce premier test que l'unité *get to* de l'anglais contemporain n'est pas issue d'une grammaticalisation, d'un point de vue morphosyntaxique du moins.

D'un point de vue sémantique, on observe néanmoins une persistance des effets de sens du verbe, et le maintien de la modalité permissive à défaut d'un gain de grammaticalité. Le verbe *get to* est toujours employé avec le sens « manage », qui exprime une modalité de capacité. De plus, l'évolution sémantique de *get to* au sens de « obtain, procure » suggère une grammaticalisation potentielle, avec le développement d'un effet de sens modal. En effet, *get to* au sens « secure an opportunity » signifie bien en inférence avoir la possibilité ou la capacité d'agir, en d'autres termes, *pouvoir*. Le développement sémantique de cette acception présente donc un gain de grammaticalité, invisible sur le plan de la morphosyntaxe, mais bien présent sur le plan sémantique. Mais peut-on avancer qu'il s'agit là d'une grammaticalisation de *geta* en tant qu'emprunt ? Cette acception étant absente en vieux-norrois, il a déjà été établi qu'elle était plus vraisemblablement issue du vieil-anglais, il s'agirait donc d'une grammaticalisation d'une unité en vieil-anglais, et pas d'une évolution continue du vieux-norrois avec un gain de grammaticalité. Cela soulève également la question d'une possible grammaticalisation sémantique.

Ces résultats présentent *a priori* nombre de contradictions : *get to* n'est pas une unité grammaticalisée au sens strict, puisque sa morphosyntaxe viole les critères définitoires d'un tel phénomène. Cette unité ne répond pas non plus aux critères d'un verbe modal ou d'une quasi-auxiliaire : le verbe ne porte pas de forme négative caractéristique (telle que \* « gettn't »), et une inversion de sa position syntaxique est agrammaticale (\* « get you to see him ? »). De plus, *get to* ne peut apparaître en position syntaxique résomptive (tel que dans la phrase « \* John drives but Mary gettn't ») ; enfin, le verbe ne peut être employé dans un but emphatique. *Get*

*to* ne montre donc pas les caractéristiques d'une auxiliaire, ce qui invalide l'hypothèse d'une recatégorisation avec gain de grammaticalité.

En revanche on observe ce qui semble être une grammaticalisation sémantique du verbe dans son sens « secure an opportunity ». S'agit-il des prémices d'une grammaticalisation future ? Seule une étude prochaine pourra le déterminer. Puisque la nature du phénomène reste incertaine, et par souci de clarté, nous nous baserons sur l'hypothèse que *get to* n'est pas, ou n'est *pas encore* une unité grammaticalisée.

L'étude comparative montre que si l'évolution du verbe est en partie incompatible avec une grammaticalisation, une réanalyse pourrait être en cause dans l'évolution des sens étymologiques de *geta*, dont le développement s'effectue vers une perte de grammaticalité. En effet, les sens modaux apparus en moyen-anglais le sont par affaiblissement sémantique des sens étymologiques de *geta*, l'unité ne gagne donc pas en grammaticalité. On observe une perte de grammaticalité entre les acceptions du verbe en vieux-norrois et en vieil-anglais, ainsi que l'apparition d'une nouvelle acception moins grammaticale en vieil-anglais ; la forme contemporaine de *geta* pourrait donc bien être le résultat d'un phénomène de réanalyse.

#### 4.1.2 *Get to*, une unité réanalysée ?

Afin de mieux comprendre les processus intralinguistiques et extralinguistiques à l'origine de la forme contemporaine de *geta*, il est nécessaire de mettre en lumière les causes, les processus et les implications de la réanalyse. Le phénomène en lui-même nous informe sur les conditions du contact langagier et ses conséquences sur les locuteurs. La suite de cette étude sera consacrée à l'examen des causes probables de la réanalyse qui a abouti à la forme que nous connaissons aujourd'hui, et à une discussion des résultats présentés en deuxième partie. Nous tenterons également de dégager les problématiques liées au phénomène de réanalyse et ce que suggère le cas de *geta* dans la recherche sur le changement linguistique.

L'explication de la réanalyse est ancrée dans une perspective fonctionnelle, discursive et cognitive du langage ; l'interaction langagière en tant qu'activité humaine et contingente y tient une place centrale. En effet, si le phénomène est décomposable en plusieurs stades, et si son apparition répond à des critères précis, l'existence de critères favorables à une réanalyse ne signifie pas sa manifestation systématique. Il s'agit, comme tout phénomène langagier, d'un processus complexe et jamais automatique. Les étapes de la réanalyse sont connues, et présentée plus haut, mais quel est alors le résultat de ce processus ? Deux résultats sont possibles :

« Ce changement de structure sans changement de surface conduit à deux grands types de modifications : la resegmentation, qui consiste à déplacer, supprimer ou créer de nouvelles frontières de constituants, et la recatégorisation, qui ne s'accompagne pas obligatoirement d'un changement de frontières. »

(Combettes, 2014 : 54)

Il pourrait ici s'agir d'une recatégorisation puisque l'on observe une perte des privilèges syntaxiques tels que la position de quasi-auxiliaire, ainsi qu'un affaiblissement sémantique avec une perte de grammaticalité.

Quels auraient pu être les facteurs déclencheurs de ce processus ? S'il est vrai qu'un

contact langagier durable est souvent synonyme de réanalyse, il n'existe aucune corrélation systématique entre ces deux phénomènes. La réanalyse est définie comme la réinterprétation par des locuteurs d'une unité ou d'une séquence donnée aboutissant à une modification de sa structure sous-jacente sans manifestation morphosyntaxique immédiate. Combettes souligne l'importance de ce processus et met en lumière sa cause :

« Il faut également noter l'importance accordée à l'ambiguïté, comme facteur déclenchant, indispensable au processus de réinterprétation. [...] S'il s'agit bien de prendre comme point de départ du changement une séquence présentée comme ambiguë, l'existence de cette ambiguïté laisse supposer que la nouvelle interprétation est celle d'une construction qui existe déjà, superposée, pour ainsi dire, à la structure qui subit le changement : double lecture, en quelque sorte, qui ne devrait être envisageable que si deux possibilités sont offertes en parallèle au locuteur. Or, c'est justement la réanalyse qui a pour fonction de créer la deuxième interprétation et, par là même, de faire émerger la deuxième structure. » (Combettes, 2014 : 54-56)

Une des conditions de la réanalyse serait donc la possibilité pour le locuteur de donner une interprétation non conventionnelle à une structure déjà existante. Cela n'est pas sans rappeler la Théorie des Inférences Suggérées mise au point par Traugott (1991, 1999, 2002) puisqu'il s'agit ici de fournir au locuteur un choix entre un sens encodé et un sens émergent, dont l'inférence est source d'ambiguïté. S'il s'agit d'un critère favorisant la manifestation du phénomène, l'ambiguïté n'apparaît pas comme une condition nécessaire et suffisante de la réanalyse. Il faut donc dégager une autre condition d'apparition possible :

« La définition de R. W. Langacker, si elle insiste sur le comment, sur le déroulement du processus de réanalyse, laisse quelque peu dans l'ombre la question des causes initiales, l'explication par la présence d'une ambiguïté ne pouvant être pleinement satisfaisante, dans la mesure où la plupart des séquences ambiguës sont bien loin de subir ce type de changement. [...] Une façon de sortir de ce cercle est de faire appel à l'analogie en la considérant comme un facteur indispensable à la réinterprétation. La présence, dans le système de la langue, de modèles fournis par des structures déjà existantes serait ainsi la motivation de la double lecture, qui ne se crée pas *ex nihilo*, mais ne fait qu'exploiter des potentialités présentes dans les constructions. » (Combettes, 2014 : 54-56)

L'analogie avec une structure déjà existante constitue une piste intéressante dans le cas présent, les langues qui nous intéressent étant issue d'une même famille linguistique, bien qu'appartenant à des branches différentes. La présence de cognats entre le vieux-norrois et le

vieil-anglais est d'autant plus forte que ces langues sont typologiquement moins éloignées que dans d'autres cas de contacts, tel que celui occasionné par les invasions normandes en Angleterre.

#### 4.1.3 Discussion des résultats :

L'étude de l'évolution de *geta* suggère un phénomène de réanalyse plutôt qu'une grammaticalisation. Comme il est mentionné plus haut, la réanalyse nécessite la possibilité pour le locuteur de choisir entre deux lectures possibles, une ambiguïté qui découlerait d'un phénomène d'analogie entre deux formes présentant un certain degré de similitude. Quelle est la signification de tout cela dans le cas de *geta* ? Ces conditions sont-elles présentes dans l'évolution du verbe ? Comme mentionné précédemment, le vieil-anglais et le vieux-norrois sont issus respectivement de la branche ouest et nord de la famille germanique. Le contact linguistique entre ces langues ayant eu lieu alors que leurs morphologies flexionnelles présentaient un degré de complexité relativement similaire, l'hypothèse que des cognats aient pu occasionner une méprise de la part des locuteurs n'est pas à exclure. Les populations scandinaves et anglo-saxonnes auraient pu faire une analogie entre la forme phonologique de *geta* et une autre forme d'un cognat vieil-anglais, créant ainsi une ambiguïté sémantique.

Une première hypothèse peut être formulée, concernant une analogie entre *geta* et *(be)gietan*. Les particularités phonologiques propres aux langues en contact, telle que la palatalisation, présente en vieil-anglais mais absente en vieux-norrois, aurait pu conduire des locuteurs scandinaves dont le vieil-anglais était la seconde langue à prononcer *gietan* /'getan/ au lieu de /'jetan/, ce qui aurait pu créer une confusion avec la forme phonologique /gieta/ de *geta*. Ceci expliquerait les mutations orthographiques observables dans l'*Ormulum*, mais reste à l'état de supposition, étant donné l'impossibilité de vérifier cette hypothèse. Suivant cette hypothèse, on peut alors estimer que *geta* aurait pu être employé avec les sens de *begietan* « to obtain, procure, acquire, gain, seize » (s.v. O.E.D « get », v. 1.a.b. ; 9.b.c ; 13.a. ; 14. ; 17.).

La société anglo-saxonne était à l'époque des invasions vikings essentiellement agraire, composée d'éleveurs et d'agriculteurs. Il est possible que l'effet de sens « secure an opportunity » du moyen-anglais se soit développé de *getten* avec l'acception dérivée de *begietan* « obtain procure, acquire, gain, seize ». En observant ces acceptions, on remarque que toutes n'ont pas le même niveau de sens : « obtain », « acquire » ou « procure », par exemple,

sont plus spécifiques que « gain » ou « seize ». Il est donc possible que ces trois acceptions se soient développées de deux sens antérieurs plus généraux, et aient subi une spécification sémantique au cours de leur évolution. Il est possible que le verbe ait simplement signifié « acquiesce, gain, seize », puis que, de ces sens, se soient développées des inférences : par exemple, prendre possession d'un bien pour son intérêt personnel a pu se sémantiser jusqu'à signifier « to obtain » ; saisir quelque chose pour autrui pu se développer jusqu'à signifier « to procure ».

L'émergence de ce nouveau sens aurait alors permis une double lecture du verbe *geta*, avec la création d'une ambiguïté initialement diffusée par les locuteurs du dialecte du nord, puis encodée grâce à la génération suivante. Le développement du sens « obtain, procure, acquiesce, seize » pour *geta* est attesté dans l'*Ormulum* en 1200 après J.-C. . Cette date étant postérieure aux invasions scandinaves et au règne de Cnut, on peut imaginer que les locuteurs du dialecte du nord avaient déjà assimilé certaines formes scandinaves, tout en ayant un usage natif du vieil-anglais tardif.

Il est également possible que la source de l'analogie soit une unité différente. Le vieil-anglais disposait par exemple d'un verbe, *gietan*, dont la phonologie aurait pu être confondue avec celle de *geta*, suivant l'hypothèse formulée précédemment. Ce verbe signifiait cependant « to destroy » en vieil-anglais (s.v. « gietan », *the student's dictionary of Anglo-saxon*) ce qui semble antinomique ; il est donc peu probable que le sens « secure an opportunity » de *get to* en soit dérivé. L'évolution de *geta* en anglais est aussi complexe que singulière, du fait des nombreux facteurs qui ont accéléré ou freiné son développement sémantique. La richesse sémantique du verbe est tout à la fois un atout et un problème dans le processus de recherche. On observe tant de développements sémantiques qu'il semble impossible de dresser un portrait exhaustif du verbe. Certains types de développements, tel que celui du sens de « secure an opportunity » du verbe *get to*, appellent un regard théorique prototypique qui serait moins adapté pour l'analyse des sens étymologiques du verbe, « manage » et « can » par exemple. Cette richesse sémantique présente donc des difficultés pour une recherche qui se veut dans un cadre théorique précis.

## 4.2 : Causes de la réanalyse et implications théoriques :

### *4.2.1 : Implications linguistiques :*

Les invasions scandinaves et l'institution du *Danelaw* sur l'île de Bretagne ont a priori laissé peu de traces dans la langue contemporaine. Si un certain nombre d'éléments lexicaux subsistent, la nature même de la présence scandinave sur le sol anglais ne prédisposait pas les éléments empruntés à une grande longévité dans le lexique. Les observations relatives à l'emprunt de *geta* et à son évolution du vieil-anglais jusqu'à aujourd'hui semblent aller à l'encontre de ces observations. On retrouve en effet une influence scandinave dans la forme contemporaine, ce qui met en évidence la longévité d'un emprunt au vieux-norrois de plus de mille ans. Il s'agit en outre d'un emprunt verbal, moins courant dans les situations de contacts langagiers. Nous tenterons donc dans un premier temps de dégager les causes linguistiques et sociales de ce changement, puis nous examinerons les problèmes que cela soulève pour la recherche dans le domaine du changement linguistique.

L'examen de l'évolution sémantique et morphosyntaxique du verbe permet de formuler l'hypothèse d'une réanalyse de cette unité. Un phénomène de réanalyse nous renseigne sur la nature du contact ainsi que ses conséquences linguistiques. Nous tenterons dans un premier temps de dégager les implications de ce phénomène sur un plan linguistique dans le cas de *geta*, puis nous examinerons les implications extra-linguistiques de la réanalyse du verbe.

La recherche des causes linguistiques de l'évolution de *geta* reposait initialement sur l'hypothèse d'une grammaticalisation de cette unité. Un examen ultérieur a écarté cette hypothèse au profit d'une possible réanalyse du verbe. Or, si l'évolution du verbe montre bien une perte de grammaticalité, il n'y a pas de transition d'une catégorie majeure vers une catégorie mineure : *get to* est aujourd'hui encore un verbe. Cela souligne, entre autre, la possibilité d'un emprunt grammatical, dont l'existence n'est pas systématiquement admise dans la littérature. Ce type d'emprunt suggère un contact profond entre deux communautés de locuteurs, reprenons



pour le souligner la citation de Deroy :

« Le locuteur réagit spontanément contre tout ce qui lui paraît déséquilibrer son système, et il n'admet l'emprunt d'éléments grammaticaux qu'accidentellement ou inconsciemment »

(Deroy 1954 : 54)

Si la proximité typologique du vieil-anglais avec le vieux-norrois n'est pas à proprement parler une cause de la réanalyse, elle en est un facteur : les parallélismes morphosyntaxiques ou sémantiques entre les unités des deux langues ont sans doute facilité le transfert d'unités, et favorisé l'apparition de contextes ambigus, qui ont pu conduire à une réanalyse.

On observe de plus une persistance sémantique des sens étymologiques du verbe jusqu'en anglais contemporain, puisque si *get to* au sens de « can » n'est plus employé, l'usage permissif ainsi que « manage, be able » sont toujours employés aujourd'hui. L'emprunt de *geta* et sa possible réanalyse sont donc l'indice d'une influence scandinave à la fois profonde et durable sur le vieil-anglais, ce qui va à contre-courant des résultats obtenus dans de précédentes recherches (S.M. Pons-Sanz, 2008). Cette apparente contradiction tient peut-être à la nature des objets d'étude dans ce champ de recherche. Il est vrai que de nombreuses études se sont attachées à décrire l'évolution d'éléments lexicaux, éléments plus perméables au transfert interlinguistique, d'autant plus si ces langues présentent une certaine proximité typologique. Cependant le lexique étant un domaine perméable au changement linguistique, on peut estimer que les unités lexicales sont également plus susceptibles de disparaître à terme, remplacées par d'autres, au fur et à mesure des contacts et des innovations.

#### 4.2.2 Causes et implications extralinguistiques :

La réanalyse est un type de changement traditionnellement associé à l'acquisition du langage. Les phénomènes du changement linguistique présentent par ailleurs de nombreux traits communs à l'acquisition des langues (Traugott, 1989, 2002). L'une des premières causes extralinguistiques de la réanalyse semble donc être l'acquisition de *geta* par les locuteurs anglo-saxons en tant qu'unité exogène au vieil-anglais. La paternité de la réanalyse constitue une problématique récurrente de la recherche en acquisition du langage. Le phénomène est-il déclenché par des apprenants adultes ou bien par les enfants ? Cette question ne présente pas un grand enjeu à ce stade de l'étude : *geta* a dû être acquis par des adultes dans un premier temps, puis par des enfants. La raison de ce développement tient à la nature de la présence viking sur le sol anglais : entre 793 et 865, les incursions scandinaves se limitent à des raids, le contact langagier entre les locuteurs est donc très limité. Ce n'est qu'à partir de 865, avec l'arrivée de la « micel here », la *Grande Armée*, que l'invasion commence, interrompue en 954 avec l'expulsion d'Eric 1<sup>er</sup> de Norvège, Roi d'York. L'Angleterre connaît une courte période de paix avant de nouveaux raids en 1013, et une nouvelle invasion avec l'établissement de Cnut sur le trône. On peut imaginer que les locuteurs anglo-saxons et scandinaves étaient dans une situation de contact permanent pendant les campagnes d'occupation menées par Guthrum en Anglie de l'Est et au sein du Danelaw, notamment durant le règne de Cnut. Le caractère soudain des premières vagues d'invasion suggère donc une acquisition par l'adulte.

Les données archéologiques suggèrent qu'une grande majorité des envahisseurs danois étaient des hommes, l'exogamie était par conséquent un phénomène répandu, du moins durant les campagnes de colonisation plus prolongées que de simples raids. Le contact langagier entre Danois et Anglo-Saxon présente une particularité : bien que les Vikings aient approché les côtes anglaises dans l'intention d'occuper l'île, l'examen du fond lexical scandinave en vieil-anglais ne montre pas une situation de diglossie habituelle, avec une inégalité socio-politique entre les

deux langues parlées. Des mots tels que *egg*, *skirt* ou des verbes tels que *rannsáka* témoignent des activités guerrières des occupants scandinaves, mais pas d'une supériorité socio-politique sur les Anglo-Saxons. Il est donc possible qu'après un temps d'assimilation des Vikings à la société anglo-saxonne, les rapports entre les deux groupes de locuteurs aient été relativement égaux. Cela soulève deux hypothèses : la première génération issue de l'union des locuteurs anglo-saxons et scandinaves aurait reçu un input linguistique majoritairement anglais par la mère, et un input minoritaire vieux-norrois, qui se serait alors rapidement assimilé au vieil-anglais. Une autre hypothèse possible est que les locuteurs danois et anglo-saxons aient développé un créole à des fins communicationnelles, un créole qui a été retransmis aux enfants. Le phénomène de réanalyse a donc pu être causé par l'acquisition adulte et aboutir à un parler créole, ou bien par les enfants en phase d'acquisition exposés au créole parlé par leurs parents. Les unités auraient alors subi une assimilation phonétique, morphosyntaxique et sémantique au vieil-anglais, assimilation renforcée, puis fixée dans la langue cible par les invasions normandes, peu après la mort de Harthacnut, fils de Cnut.

### *Conclusion :*

Le contact linguistique anglo-scandinave a donné lieu à de nombreuses études, et est toujours aujourd'hui un sujet controversé dans la littérature sur le changement linguistique. Le spectre des hypothèses élaborées par ceux qui ont écrit sur la question est très large : pour certains chercheurs (Tristram 2004 ; S.M. Pons-Sanz, 2008), le vieux-norrois est un substrat du vieil-anglais et a laissé une empreinte essentiellement lexicale. Pour d'autres auteurs, tels que Faarlund (2014), le vieux-norrois aurait profondément modifié la structure du vieil-anglais, à tel point que le moyen-anglais montrerait des caractéristiques d'appartenance à la famille germanique-nord. Toute étude sur un contact aussi ancien, quelle que soit l'hypothèse avancée, comprend un problème : les Vikings étaient un peuple guerrier, ils pillaient leurs ennemis et laissaient derrière eux peu de traces. À leur arrivée sur les côtes anglaises, ils réalisent rapidement que les principales richesses matérielles du pays se trouvent dans les monastères, qui sont également les principaux centres culturels de l'île, et abritent la seule population lettrée ainsi que des écrits religieux. Par un hasard malheureux, les seuls témoins de leur passage sont précisément les lieux qu'ils se sont employés avec tant de vigueur à détruire. Toutes les études

réalisées sur le contact anglo-scandinave impliquent donc une grande part d'incertitude quant aux résultats, compte-tenu du peu de preuves disponibles pour étayer les hypothèses. L'étude présentée ici ne fait pas exception à cette règle.

La recherche qui a été présentée s'axe sur la question de l'évolution sémantique et grammaticale d'une unité verbale issue du vieux-norrois et transférée au vieil-anglais par l'intermédiaire du contact entre les locuteurs scandinaves arrivés en Angleterre au IX<sup>ème</sup> siècle et les populations anglo-saxonnes de l'île, principalement sur le territoire du *Danelaw*. L'hypothèse qui sert de base à ce travail est que ce contact aurait eu des répercussions importantes et durables sur au moins une aire dialectale, et que ces changements se seraient par la suite diffusés aux autres dialectes parlés en Angleterre. Suivant cette hypothèse, l'étude d'un emprunt grammatical tel que celui d'un verbe permettrait de prendre une mesure plus précise de cet impact. L'évolution du verbe *geta* avec une acception modale de capacité, du vieux-norrois à l'anglais contemporain, permet d'observer un emprunt d'une grande longévité, et très riche sur le plan sémantique. Le contact langagier occasionné par les invasions danoises en Angleterre a vraisemblablement eu un impact durable sur la langue anglaise. Le cas de *geta*, un verbe emprunté au vieux-norrois aujourd'hui employé sous la forme *get to*, illustre ces conséquences avec une évolution aussi singulière que complexe.

Une des hypothèses de départ, qui voulait que le sens étymologique « can » de *geta* ait survécu jusque dans la langue contemporaine n'est pas vérifiée. Les observations montrent en revanche la survivance de deux des trois sens initiaux du verbe, « manage » ainsi qu'un sens permissif. Une supposition initiale sur le plan grammatical était qu'un phénomène de grammaticalisation était à l'origine de l'évolution du verbe en anglais. Cette question demeure irrésolue : il apparaît après analyse que le phénomène à la source de l'évolution grammaticale du verbe semble être une réanalyse, cependant certains aspects du sémantisme de *geta* rappellent une grammaticalisation. Il s'agira d'éclaircir les frontières de ce phénomène, afin de déterminer si son existence peut être admise dans un domaine purement sémantique.

L'étude de l'évolution de *geta* permet d'étayer la possibilité de l'emprunt grammatical, quand bien même ce type d'emprunt est peu commun et nécessite la conjonction de circonstances particulières, telles qu'une certaine proximité typologique ou qu'un contact aussi profond que durable entre deux communautés linguistiques. Il apparaît également que les répercussions du contact anglo-scandinave pourraient être plus durables que ce que suggèrent les études axées sur les emprunts au lexique du vieux-norrois. Une étude ultérieure permettra peut-être de préciser les apports d'une étude grammaticale de ce contact, qui garde encore une part de mystère.

## BIBLIOGRAPHIE :

### Sources primaires :

#### *Dictionnaires :*

Dictionary of Scots Language : [http://www.dsl.ac.uk/entry/snd/get\\_v](http://www.dsl.ac.uk/entry/snd/get_v)

Englisc Onstigende Wordbōc : <https://hord.ca/projects/eow/>

Oxford English Dictionary : <http://www.O.E.D.com/>

Routledge Dictionary of language and linguistics, (2012), London.

Vigfússon & Cleasby , (1847). Old Icelandic Dictionary:

<https://archive.org/details/icelandicenglish00cleauoft>

#### *Corpora:*

Beowulf: <http://www.heorot.dk/beowulf-rede-text.html>

Old English Web Corpus, University of Toronto :

<https://www.doe.utoronto.ca/pages/index.html>

Middle English Corpus, University of Michigan: <https://quod.lib.umich.edu/c/cme/browse.html>

British National Corpus : <http://corpus.byu.edu/bnc/>

Corpus Of Contemporary American English : <http://corpus.byu.edu/coca/>

Skaldic project : <http://skaldic.abdn.ac.uk/db.php?>

Old Norse Dictionary : [http://www.vikingsofbjornstad.com/Old\\_Norse\\_Dictionary\\_E2N.shtm](http://www.vikingsofbjornstad.com/Old_Norse_Dictionary_E2N.shtm)

### Sources secondaires :

#### *Ouvrages :*

- M. C., Amodio, (2014). *The Anglo-Saxon literature handbook*, Blackwell, Chichester.
- Appel et Muyksen, (1987). *Language contact and bilingualism*, Volume 19, Issue 3 September 1990, pp. 403-406. London and Baltimore, MD: Edward Arnold, 1987
- M., Barnes, (2008). *A new introduction to Old Norse*, part I, 3ème éd. University College London
- A.C., Baugh, T., Cable, (1951). *A history of the English Language*, 5ème ed., Routledge 2002
- L., Bloomfield, (1933). *language*, London
- P., Beust, (1998). *Contribution à un modèle interactionniste du sens*. Doctorat en informatique, Université de Caen / Basse-Normandie
- S., Borel (2012), *Langues en contact\_langues en contraste*, Peter Lang
- M., Bréal, (1897), *Essai de sémantique : science des significations*, ([Reprod.]) Gallica BNF
- L., Bronislaw, (1987). *Les contacts linguistiques franco-polonais*, presse universitaire de Lille
- C., Cusimano, (2008). *La polysémie : essai de sémantique générale*, L'Harmattan, Paris
- J., Darmester, (1950). *La vie des mots étudiés dans leurs significations*, Paris, Delagrave, in Pauly (2011) *La polysémie: réflexion théorique, méthodologique et application à la lexicographie*, l'Harmattan, Paris.
- L., Deroy, (1956). *L'emprunt linguistique*, presse universitaire de Liège
- L., Deroy, (1978). *L'emprunt linguistique* Texte imprimé colloque international Université de Lille III, 13-15 octobre 1978 organisé par H. Le Bourdellès, C. Buridant, R. Lilly avec l'aide du Centre interdisciplinaire de recherches en linguistique de l'Université de Lille III
- R., Dixon (1997). *The rise and fall of languages*, Cambridge University Press, London
- A., Durand-Deska, P., Durand, (1994). *La forme sonore des emprunts : les mots anglais en polonais et en français*, Travaux du Cercle Linguistique d'Aix-en-Provence, 12
- E., Edmonds et J.T., Faarlund, (2014). *English : The language of the Vikings*, Palacký University, Olomouc
- D.M., Hadley, J.D, Richards, (2000). *Cultures in contact: The Scandinavian settlement in England in the 9<sup>th</sup> and 10<sup>th</sup> centuries*, studies in the early middle ages, Brepols publishers n.v., Turnhout Belgium.
- Heine, Bernd, & Kuteva, Tania (2002). *World Lexicon of Grammaticalization*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Hjemslev, (1971). *La forme du contenu du langage comme facteur social*, essai linguistique, Paris, Minuit
- R.W., Langacker, (1977). *Syntactic Reanalysis*. In Li, C. éd., *Mechanisms of syntactic Change*. Austin : University of Texas Press

- R.W., Langacker (1989). *Subjectification : various paths to subjectivity, Subjectification, grammaticization and conceptual archetypes*
- C., Marchello-Nizia (2009). Grammaticalisation et changement linguistique, Champs linguistiques, De Boeck supérieur.
- A., Meillet, (1982). Linguistique historique et linguistique générale. Paris-Genève : Champion-Slatkine. *Comment les mots changent de sens*, (1906/1982 : 230-271). *L'évolution des formes grammaticales*, (1912/1982 : 131-148). *Le renouvellement des conjonctions*, (1915/1982 : 159-174). *Convergence des développements linguistiques*, (1918/1982 : 61-75).
- B., Nerlich et D.D., Clarke, (1992). *Semantic Theories in Europe, 1830 1930: From etymology to contextuality*, John Benjamins
- E., Pauly, (2011). *La polysémie: réflexion théorique, méthodologique et application à la lexicographie*, l'Harmattan, Paris.
- B., Pottier, (1963). *Recherches sur l'analyse sémantique en linguistique et en traduction mécanique*, Université de Nancy
- E., Prokosch, (2009). *A comparative germanic grammar*, Tiger Xenophon
- F. d. Saussure, (1916). *Cours de Linguistique Générale*, Publié par C., Bailly, A. Séchehaye, A. Riedlinger, édition critique Tulio de Mauro
- G., Stern, (1968). *Research guide on language change*, Edgar C. Polomé
- C., Touratier, (1994). *Syntaxe Latine*, Peteers Louvain-la-neuve, Leuven
- E., C., Traugott, & R., B., Dasher. (2002). *Regularity in Semantic Change*. Cambridge : Cambridge University Press.
- B., Vitorri et C., Fuchs, (1996). *La polysémie : construction dynamique du sens*, Hermès
- U., Weinreich, (1953). *Languages in contact: finding and problems*, The Hague, Netherlands: Mouton & co N.V. publishers
- U., Weinreich, W., Labov, M., Herzog, (1968). *Empirical Foundations for a theory of language change*. In Lehmann & Malkiel eds, *Directions for Historical Linguistics : A Symposium*. Austin : University of Texas Press, pp. 95-195.
- H. Weinsberg (1963) in ). L'emprunt linguistique Texte imprimé colloque international Université de Lille III, 13-15 octobre 1978 organisé par H. Le Bourdellès, C. Buridant, R. Lilly avec l'aide du Centre interdisciplinaire de recherches en linguistique de l'Université de Lille III

### Articles :

- A. J. Aitken, (1954). Sources of the vocabulary of Older Scots, Ed Caroline Macafee, 2015

R.A., Berman, I. D., Slobin, (1994). Cross-linguistic comparisons in child language research, Tel Aviv University, p. 130

B., Combettes, (2014). Réanalyse et changement linguistique, *Languages*, N°196, pp. 53-57

U., Detges, (2003). La notion de réanalyse et son application à la description des langues créoles. In S. Kriegel ed. Grammaticalisation et réanalyse. Approches de la variation créole et française, pp. 49-67.

C. A., Fergusson, (1959). *Diglossia*, *Word*, vol 15.

P.J., Hopper, (1991). On Some Principles of Grammaticalization . Publié dans E. Traugott, et B.,Heine, *Grammaticalization*, eds, pp. 17-35.

Lightfoot, (1979). Principles of diachronic Syntax. Cambridge : Cambridge University Press.

A., Peyraube, (2002). L'évolution des structures grammaticales, *Langages*, No. 146, L'origine du langage, pp. 46-58

S.M., Pons-Sanz, (2008). Norse-derived terms and structures in the Battle of Maldon, *The Journal of English and Germanic Philology*, Vol. 107, No. 4, pp. 421-444

S., Prévost, (2003). La grammaticalisation : unidirectionnalité et statut. *Le Français Moderne* LXXI/2, pp. 144-166

S., Prévost, B., Fagard, (2007). Grammaticalisation et lexicalisation : la formation d'expressions complexes, *Langue Française* No. 156, pp. 3-8

H. L., Tristram, (2004). Diglossia in Anglo-Saxon England, or what was spoken Old English like ? *Studia Anglica*, Posnaniensia 40, University of Postdham pp. 88-90

### *Resources électroniques :*

<dernier accès le 18/06/2017>

Vieil-anglais : <http://www.axl.cefanelaval.ca/monde/anglais2.OE.htm>

Vieil-anglais : [https://salic.uottawa.ca/?q=anglais\\_histoire](https://salic.uottawa.ca/?q=anglais_histoire)

Emprunt : <http://www.unice.fr/bcl/ofcaf/12/Bague.htm>

Old Norse Online : [https://lrc.la.utexas.edu/eieol\\_toc/norol](https://lrc.la.utexas.edu/eieol_toc/norol)

CNRTL: <http://www.cnrtl.fr>